

BULLETIN SALESISIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVII^e ANNÉE — N^o 312 — JUIN 1905.

SOMMAIRE: Le Sacré-Cœur de Jésus — Avis très important — Lettre-Encyclique de N. S. S. P. le Pape Pie X sur l'enseignement de la doctrine chrétienne — Le représentant du successeur de Dom Bosco en Amérique — Le Curé d'Ars — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Matto-Grosso, Patagonie Septentrionale* — Le Culte de Marie Auxiliatrice — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice — Échos de l'Exil et Chronique salésienne: *Sampierdarena, Italie: Turin, Bologne, Florence: Pays divers: Béthlém, Cordoba (République Argentine), San-Salvador (Amérique Centrale), Saint-Paul et Cachoeira do Campos (Brésil)* — Bibliographie — Vie de Mgr Lasagna.

Le Sacré Cœur de Jésus.

LE mois de Marie vient de finir; il nous a apporté sans nul doute ses grâces nombreuses et ses joies chrétiennes. Le Mois du Sacré-Cœur nous offre à son tour ses richesses divines. Qu'elle est grande dans ses enseignements l'Église Catholique! Qu'elle est sage dans son rôle d'éducatrice et combien elle est ingénieuse dans sa tendresse de mère! Mes enfants, semble nous dire cette bonne mère, vous avez jusqu'ici contemplé l'étoile la plus grande et la plus brillante qui resplendisse au firmament des élus: fixez maintenant vos regards sur le soleil. Les lys de

Marie, ses roses, ses palmes de victoire, son voile, sa couronne de reine, ses tendresses de mère, les amaranthes du Calvaire transformées en fleurs du paradis, toutes ces chères visions ont réjoui et embaumé votre âme durant le mois qui vient de finir: levez maintenant plus haut vos regards et contemplez son divin Fils. Je le sais, Jésus a la couronne d'épines, les liens ensanglantés, les clous, la croix; mais ne l'oubliez pas, tous ces instruments de la passion du bon Sauveur sont magnifiques et précieux pour quiconque croit, pour qui aime. Et puis, ne voyez-vous pas ce Cœur entr'ouvert? C'est pour vous, mes enfants, que Dieu a

creusé cet abîme de miséricorde : demeure de l'amour, vie du monde, rédemption des âmes, tous les trésors du Ciel sont renfermés dans ce Cœur.

Telles sont les paroles que l'Église nous fait entendre ces jours-ci. Comment ne nous iraient-elles pas au cœur ? Si nous avons le devoir en tout temps de l'année d'honorer et d'imiter le Cœur de Jésus, ce devoir devient plus pressant ce mois-ci qui ramène la fête de ce divin Cœur et qui nous fournit une précieuse occasion de l'étudier d'une manière spéciale, d'en mesurer, pour parler comme S. Paul, la largeur, la longueur, la profondeur, la hauteur, afin d'y puiser la science par excellence, la charité, l'amour de Jésus-Christ.

C'est précisément cet amour qui constitue l'objet invisible de la dévotion au Cœur Sacré de Jésus. L'amour, soleil de l'âme, d'où s'échappent des rayons qui s'appellent l'humilité, la piété, la chasteté ; l'amour, dont la divine flamme et la puissance surnaturelle réchauffent et soutiennent le christianisme tout entier ; l'amour, principe et centre de toute la vie divine et humaine de Jésus, et à qui est dû tout ce que nous admirons dans les régions de l'esprit comme dans celles de la nature.

En effet à qui est due, si ce n'est au Cœur de Jésus la création de ce monde admirable et de l'homme, seigneur et souverain de la terre ? Qui, sinon ce divin Cœur, l'a sauvé du naufrage, au milieu des aberrations épouvantables et sans nom de la pauvre humanité, depuis la création jusqu'à la rédemption ? Et quand les temps sont accomplis, n'est-ce pas le cœur de Jésus, non plus seulement Dieu, mais homme

aussi, qui s'offre avec une générosité infinie, pour racheter l'homme et le sauver ? Ne croyez pas que l'Ascension de Jésus ait mis fin aux manifestations d'amour qui anime et embellit d'une infinie beauté son Cœur Sacré. Il n'en est rien. La vie de Jésus-Christ est une vie d'amour, et l'amour est éternel comme son principe — Dieu — dont il dérive. Et cet amour, Jésus nous l'a continué là-haut, à la droite du Père, en nous envoyant l'Esprit-Saint et en fondant l'Église Catholique. L'Eucharistie, la Très Sainte Vierge, l'Église, les trois dons inestimables du Cœur de Jésus, quel sujet de méditation consolante durant ce mois béni, pour nous, enfants et amis fidèles de Dom Bosco.

Mais la méditation doit aller à l'imitation. En d'autres termes, il faut que nous apportions tous nos soins à faire passer dans nos œuvres, à rendre nôtres, pour ainsi dire, son ardeur de charité, son esprit de sacrifice, sa pureté, sa douceur, en un mot, toutes ses vertus ; l'amour vrai, nous dit S. Grégoire le Grand, se traduit par les actes.

Or, parmi ces actes il faut surtout compter la prière et l'aumône. *Tes prières et tes aumônes ont été gravées dans la mémoire en présence de Dieu*, disait autrefois l'ange au Centurion Corneille ; et Corneille, avec toute sa famille, tous ses serviteurs et ses amis, reçut la grâce de la foi et du salut éternel.

Durant ce mois du Sacré-Cœur, chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, ayez une intention toute spéciale à rendre vos prières plus ferventes et à multiplier vos aumônes ; de son côté Dieu répandra ses grâces sur vous, sur

vos familles, et sur tous ceux qui vous sont chers, comme il le fit autrefois pour la maison toute entière du Centurion de Césarée. Parmi les œuvres de charité, donnez une place d'honneur à l'**Œuvre Pie du Sacré-Cœur de Jésus**, à Rome. Dans quelques jours auront lieu les fêtes jubilaires du vingt-cinquième anniversaire de l'**Œuvre salésienne** en la Ville Immortelle et près de cette église monumentale du Sacré-Cœur dont Léon XIII de glorieuse mémoire, voulut confier la construction à notre bien aimé Père Dom Bosco.

Ainsi que vous le disait son Successeur, notre vénéré Supérieur Général Dom Rua, dans sa lettre circulaire de janvier 1893, on continue à y célébrer les six messes quotidiennes pour tous les Associés de l'**Œuvre Pie du Sacré-Cœur**. Les avantages spirituels assurés à cette Association sont si nombreux que tous nos zélés Coopérateurs, loin de se contenter de leur inscription personnelle, auront à cœur d'exercer autour d'eux un véritable apostolat, en s'efforçant de faire agréger d'autres personnes pieuses, les membres de leurs familles, leurs amis et connaissances. Mais surtout, continuait Dom Rua, si vous pleurez le départ suprême de quelque personne aimée, hâtez-vous de soulager cette âme pour le cas où elle serait en purgatoire, en la mettant en part des avantages que l'**Œuvre-Pie du Sacré-Cœur** procure à nos chers défunts ».

Nous le répétons, cette *Œuvre* par sa nature se recommande ce mois-ci particulièrement à votre générosité. Aimez-la, cette Œuvre, si chère à notre bien-aimé Dom Bosco, enrichie de

tant de ferveurs des Souverains-Pontifes **Léon XIII et Pie X**, et destinée à tant de bien; soutenez-la de toutes vos forces, faites-la connaître, répandez-la partout. Le Sacré-Cœur de Jésus ne manquera pas de vous accorder à vous et aux vôtres ses récompenses les plus précieuses, et surtout la joie de nous retrouver près de Dieu pour être heureux, durant toute l'Éternité.



Avis très important



Dans le but de fournir à nos chers Coopérateurs une occasion toute salésienne d'honorer le Cœur Sacré de Notre Seigneur durant ce mois de Jésus, nous publions à nouveau les documents qui ont trait à l'**Œuvre Pie du Sacré-Cœur de Jésus à Rome**. Pour ce qui regarde l'envoi de la feuille de souscription et des aumônes recueillies, nos lecteurs ont les plus grandes facilités. En effet dans les localités où il existe une Maison Salésienne — religieux ou Filles de Marie Auxiliatrice — les fidèles peuvent y faire leur offrande, en donnant leur nom prénom et adresse. Les Directeurs et les Directrices, qui ont reçu pleins pouvoirs, procéderont à l'agrégation, en inscrivant sur le registre disposé à cet effet, toutes les indications nécessaires; le souscripteur recevra le souvenir de sa participation à l'**Œuvre Pie du Sacré-Cœur de Jésus**, ce souvenir sera comme un accusé de réception.



LETTRE ENCYCLIQUE

de Notre Très Saint-Père Pie X

Pape par la Divine Providence

sur l'enseignement de la Doctrine Chrétienne

A NOS VÉNÉRABLES-FRÈRES LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, EVÊQUES ET AUTRES ORDINAIRES EN PAIX ET COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE.

Vénérables Frères,

Salut et Bénédiction apostolique.

C'est dans un temps bien dur et difficile que le dessein secret de Dieu a élevé Notre faiblesse à la charge de pasteur suprême, pour gouverner le troupeau entier du Christ. En effet l'homme ennemi rôde depuis longtemps autour de ce troupeau et lui tend des embûches avec la ruse la plus ingénieuse, de sorte que maintenant semble plus que jamais se vérifier la prédiction de l'Apôtre aux vieillards de l'Eglise d'Ephèse : *Je sais que des loups dévorants entreront chez vous, qui n'épargneront pas le troupeau.*

Quiconque est encore zélé pour la gloire divine recherche les causes de cette crise religieuse. Et tandis que chacun indique l'une ou l'autre, chacun aussi s'emploie selon son sentiment à défendre et restaurer le règne de Dieu sur cette terre. Pour Nous, Vénérables Frères, sans nier les autres causes, Nous sommes porté à souscrire au jugement de ceux qui voient dans l'ignorance des choses divines la cause de l'affaiblissement actuel et de la débilité des âmes d'où suivent les maux les plus graves. Cela s'accorde pleinement avec ce que Dieu lui-même a dit par le prophète Osée : *Et la science de Dieu n'est plus sur la terre. Le blasphème, le mensonge, l'homicide, le vol, l'adultère ont débordé, et le sang a touché le sang. C'est pourquoi la terre pleurera et tout homme qui l'habite sera débilité.*

(1) Nous sommes heureux de publier en ce Numéro et dans le suivant la précieuse Encyclique de S. S. Pie X sur l'importante question de l'Enseignement Religieux. Nous avons pris cette fidèle traduction dans le journal *La Croix* du 26 avril.

L'ignorance religieuses même dans les classes élevées.

Et en vérité à notre époque, c'est une plainte commune et trop légitime, hélas ! que parmi le peuple chrétien nombre d'hommes ignorent profondément les vérités nécessaires au salut. Quand Nous disons le peuple chrétien, Nous ne parlons pas seulement du peuple ou des hommes de classe inférieure qui trop souvent trouvent quelque excuse à leur ignorance dans ce fait que, obéissant à des maîtres durs, ils peuvent à peine donner leurs soins à eux-mêmes et à leurs affaires ; Nous visons aussi et surtout ceux qui ne manquent point d'intelligence et de culture, sont largement pourvus d'érudition profane et néanmoins en ce qui concerne la religion vivent une existence on ne peut plus téméraire et imprudente.

Il est difficile de dire les ténèbres épaisses où ils sont souvent plongés, et, ce qui est plus triste, ils y demeurent tranquillement enveloppés ! De Dieu, souverain auteur et modérateur de toutes choses, de la sagesse de la foi chrétienne ils n'ont presque aucun souci. Par suite ils ne connaissent rien de l'incarnation du Verbe de Dieu, rien de la parfaite restauration du genre humain par lui, rien de la grâce, qui est le principal secours pour atteindre les biens éternels, rien de l'auguste sacrifice et des sacrements, par lesquels nous obtenons et conservons la grâce. Quant au péché on ne fait aucun cas de sa malice ni de sa honte ; conséquemment il n'y a nulle volonté de l'éviter ou de le quitter ; et l'on arrive à son dernier jour dans de telles dispositions que le prêtre, pour ne pas enlever l'espérance du salut, doit employer à l'enseignement sommaire de la

religion les instants suprêmes de la vie, qui devraient être consacrés surtout à provoquer des actes d'amour de Dieu, si toutefois, ce qui est presque passé en usage, le moribond n'est pas dans une telle ignorance qu'il juge superflu le ministère du prêtre, et sans avoir apaisé Dieu, croit pouvoir franchir le seuil redoutable de l'éternité avec un esprit tranquille. C'est pourquoi Notre prédécesseur Benoît XIV a écrit avec raison: *Nous affirmons qu'une grande partie de ceux qui sont condamnés aux supplices éternels subissent toujours ce malheur à cause de leur ignorance des mystères de la foi, qu'ils doivent nécessairement savoir pour être comptés parmi les élus.*

Dépravation suite de l'ignorance.

S'il en est ainsi, Vénérables Frères, pourquoi s'étonner, je vous le demande, que la corruption des mœurs et la dépravation soient si grandes et croissent de jour en jour, je ne dis pas parmi les nations barbares, mais chez les peuples mêmes qui portent le nom chrétien ? C'est avec raison que l'apôtre saint Paul, écrivant aux Ephésiens, disait : *Que la fornication et toute impureté, et l'avarice ne soient pas même nommées parmi vous, ainsi qu'il convient à des saints, ni l'infamie ni les sottis discours.* Mais il a posé comme fondement à cette sainteté et à cette pudeur, qui modèrent les passions, la science des choses divines : *C'est pourquoi, frères, faites en sorte de marcher avec précaution, non point comme des insensés, mais comme des sages. C'est pourquoi ne devenez pas imprudents, mais comprenez quelle est la volonté de Dieu.*

Et c'est avec raison. Car la volonté de l'homme garde à peine encore un peu de cet amour de l'honnêteté et de la justice mise en lui par Dieu son créateur, et qui l'entraînait pour ainsi dire vers le bien non pas seulement apparent, mais réel. Dépravée par la corruption de la première faute et oubliant en quelque sorte Dieu son auteur, elle oriente toute son affection à aimer la vanité et à rechercher le mensonge.

A la volonté égarée et aveuglée par la concupiscence, il est besoin d'un guide qui lui montre la route, pour qu'elle retrouve les sentiers de la justice malheureusement abandonnés. Ce guide, qui n'est point étranger, mais nous est fourni par la nature, est notre esprit même ; s'il manque de sa véritable lumière, qui est la connaissance des choses divines, il arrivera ceci, qu'un aveugle conduira un aveugle et que tous deux tomberont

dans le précipice. Le saint roi David, louant Dieu d'avoir donné à l'esprit des hommes la lumière de la vérité, disait : *La lumière de votre visage a été empreinte sur nous, Seigneur.* Et ce qui suit de ce don de la lumière, il le dit, en ajoutant : *Vous avez donné la joie à mon cœur.* C'est la joie qui, dilatant notre cœur, nous fait courir dans la voie des divins commandements.

Excellents fruits de l'instruction chrétienne.

Qu'il en doive être ainsi, l'on s'en convaincra facilement à la réflexion. La sagesse chrétienne, en effet, nous fait connaître Dieu et ce que nous appelons ses perfections infinies bien plus complètement que ne le permettent les forces de la nature. Comment donc ? Elle ordonne d'honorer Dieu par le devoir de la foi, qui relève de l'esprit, par celui de l'espérance, qui relève de la volonté, par celui de la charité, qui relève du cœur ; et ainsi elle soumet l'homme tout entier au Créateur et modérateur suprême.

De même il n'y a que la science de Jésus-Christ qui nous fasse connaître la véritable et éminente dignité de l'homme, fils du Père céleste et appelé à vivre éternellement et heureusement avec lui. De cette dignité et de sa connaissance, le Christ conclut que les hommes se doivent aimer réciproquement comme des frères et vivre ici-bas comme il convient à des saints, *non pas dans les festins et l'ivresse, ni dans la volupté et les impuretés, ni dans les disputes et les rivalités* ; il ordonne également de rapporter à Dieu toute notre sollicitude, puisqu'il s'occupe de nous ; il commande de faire l'aumône aux pauvres, de faire du bien à ceux qui nous haïssent, de préférer les utilités éternelles de l'âme aux biens éphémères de cette vie. Pour ne pas tout passer en revue, n'est-ce pas une prescription du Christ que l'humilité, source de la vraie gloire, est conseillée et commandée à l'orgueilleux ? *Celui qui se sera humilié est le plus grand dans le royaume des cieux.*

C'est aussi la doctrine du Christ qui nous apprend la prudence de l'esprit, par laquelle nous nous défions de la prudence de la chair ; la justice, par laquelle nous accordons à chacun son dû ; la force, qui nous prépare à tout souffrir courageusement pour Dieu et la béatitude éternelle ; la tempérance enfin, par laquelle nous aimons la pauvreté même pour le règne de Dieu, et nous nous glorifions dans la croix elle-même, méprisant l'ignominie. Il reste donc que par la sagesse chrétienne non seulement notre intel-

ligence reçoit la lumière, qui nous permet d'atteindre la vérité, mais que la volonté elle-même est prise d'un amour qui nous porte vers Dieu et nous joint à lui par l'exercice de la vertu.

Certes, Nous n'affirmons pas que la malice de l'âme et la corruption des mœurs ne puissent coexister avec la science de la religion. Plût à Dieu que les faits ne le prouvassent point surabondamment ! Mais nous prétendons que, là où l'esprit est enveloppé des ténèbres d'une épaisse ignorance, une volonté droite et de bonnes mœurs ne peuvent nullement se rencontrer. Car si quelqu'un marche les yeux ouverts, il pourra sans doute s'écarter du droit chemin ; mais celui qui est atteint de cécité est menacé d'un danger certain. — Ajoutez que la corruption des mœurs, si la lumière de la foi n'est pas totalement éteinte, laisse l'espoir d'un retour ; si la corruption des mœurs et l'absence de foi par ignorance se rencontrent, c'est à peine, s'il y aura place au remède, et la route de la perdition est ouverte.

Puisque de l'ignorance de la religion dérivent tant de maux, et que, d'autre part, la nécessité et l'utilité de l'instruction religieuse sont si grandes, car en vain espère-t-on que celui qui ignore les devoirs du chrétien pourra les remplir, il faut maintenant savoir à qui il appartient de garder les esprits de cette pernicieuse ignorance et de les instruire d'une science si nécessaire.

Le devoir des prêtres.

La chose, Vénérables Frères, n'offre aucun embarras ; car ce soin si grave regarde tous ceux qui sont les pasteurs des âmes. Ceux-ci, en effet, sont tenus par le précepte du Christ, de connaître et de paître les brebis à eux confiées. Paître, c'est tout d'abord enseigner. *Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science et de doctrine.* Ainsi parlait Dieu par Jérémie. C'est pourquoi l'apôtre Paul disait : *Le Christ ne m'a pas envoyé baptiser, mais prêcher,* marquant ainsi que le premier rôle de ceux qui sont chargés à un titre quelconque de gouverner l'Eglise est d'instruire les fidèles des choses saintes.

Nous croyons superflu de faire l'éloge d'une telle instruction et de montrer quel est son prix devant Dieu ! Certes l'aumône que nous faisons aux pauvres pour soulager leurs misères a un grand mérite aux yeux de Dieu. Mais qui niera la supériorité du zèle et du labeur par lequel nous gagnons aux âmes, les instruisant et les

avertissant, non pas les biens éphémères du corps mais les biens éternels ? Rien ne saurait être plus agréable à Jésus-Christ sauveur des âmes, qui dit de lui-même par Isaïe : *Il m'a envoyé prêcher aux pauvres.*

Il importe cependant, Vénérables Frères, de mettre avec insistance ce fait au-dessus de tout : un prêtre quel qu'il soit n'a aucun autre devoir plus grave et n'est tenu par aucun lien plus étroit. En effet qui peut nier que chez le prêtre la science doit s'ajouter à la sainteté de la vie ?

Les lèvres du prêtre garderont la science. En fait, cette science l'Eglise l'exige très sévèrement de ceux qui doivent être admis au sacerdoce.

Pourquoi cela ? Parce que le peuple chrétien attend d'eux la connaissance de la loi divine et que Dieu les destine à communiquer celle-ci. *Et ils chercheront une loi sur ses lèvres parce que c'est l'ange du Dieu des armées.* C'est pourquoi l'évêque, lors de l'ordination, s'adresse ainsi aux candidats au sacerdoce : *Que votre doctrine soit un remède spirituel pour le peuple de Dieu ; qu'ils soient les coopérateurs de notre Ordre ; afin que méditant sa loi nuit et jour, ils croient ce qu'ils auront lu, et enseignent ce qu'ils auront cru.*

S'il n'est aucun prêtre à qui ces choses ne s'adressent, que penserons-nous de ceux qui, revêtus du nom et du pouvoir des curés, ont la charge de directeurs des âmes, en vertu de leur dignité et comme par une sorte de contrat ?

Ces prêtres doivent être classés en quelque sorte parmi les pasteurs et les docteurs que le Christ a donnés afin que les fidèles ne soient plus de petits enfants flottants et ballottés à tout vent de doctrine au milieu de la méchanceté des hommes ; mais que agissant avec vérité dans la charité, ils croissent au milieu de tout en celui qui est notre tête, le Christ.

Les prescriptions du Concile de Trente.

C'est pourquoi le très saint Concile de Trente, traitant des âmes, édicte que le premier et le plus grand devoir de ceux-ci est d'instruire le peuple chrétien. Il leur ordonne donc de parler au peuple de la religion au moins le dimanche et les jours de fêtes solennels et chaque jour pendant l'Avent et le Carême. ou tout au moins trois fois par semaine. Ce n'est pas tout : il ajoute en effet que les curés sont tenus, au moins les dimanches et jours de fêtes, soit par eux-mêmes, soit par d'autres, d'instruire les enfants des vérités de la foi et de leur apprendre l'obéissance envers Dieu et leurs parents.

Lorsqu'il s'agit de la réception de sacrements, il leur ordonne d'instruire de la nature de ceux-ci ceux qui doivent les recevoir et de le faire dans un langage facile et vulgaire.

Notre prédécesseur Benoît XIV, dans sa constitution *Etsi minime*, a ainsi résumé et renouvelé les prescriptions du très saint Concile : *Deux missions sont spécialement imposées par le Concile de Trente à ceux qui ont charge d'âmes : l'une est de parler au peuple des choses divines les jours de fêtes ; l'autre est d'instruire les enfants et tous les ignorants, de la loi divine et des rudiments de la foi.*

C'est à bon droit que le très sage Pontife distingue ces deux devoirs : celui du sermon que l'on appelle vulgairement explication de l'Évangile et celui de l'enseignement de la doctrine chrétienne. En effet, il en est peut-être qui, désireux de diminuer leur travail se persuadent que l'homélie peut tenir lieu de catéchisme. Il est évident pour quiconque réfléchit que cette opinion est fautive. L'allocution sur l'Évangile s'adresse en effet à ceux qui doivent déjà être imbus des éléments de la foi. On peut la com-

parer au pain distribué aux adultes. L'enseignement du catéchisme, au contraire, est le lait, ce lait dont l'apôtre saint Pierre voulait qu'il fut désiré sans malice par les fidèles comme par les enfants à peine nés.

En un mot, la fonction des catéchistes consiste à prendre une vérité concernant la foi ou les mœurs chrétiennes et à la mettre en lumière sous tous ses aspects. Comme, en outre, le redressement de la vie doit être le but de l'enseignement, le catéchiste doit établir un parallèle entre les préceptes de la vie que Dieu a donnés et la manière dont les hommes vivent réellement ; il faut ensuite, se servant d'exemples opportuns et sagement choisis, soit dans les saintes Écritures, soit dans l'histoire ecclésiastique, soit dans la vie de saints personnages, persuader les auditeurs et leur montrer du doigt pour ainsi dire de quelle façon ils doivent ordonner leur conduite ; il faut enfin terminer par des exhortations afin que les assistants conçoivent l'horreur des vices, s'en détournent et suivent la vertu.

(A suivre).

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DOM BOSCO EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Dom Gusmano (Suite).**

Un article de la « Nouvelle France ».

Mexico ! nous sommes donc dans la République de l'Amérique latine, qui possédait au moment de sa découverte la plus grande ville et qui encore en ce moment tient sans aucun doute le premier rang parmi les Républiques sœurs. La Divine Providence a voulu que dans un espace de temps assez restreint les Salésiens ouvrirent des collèges, des oratoires, des Ecoles professionnelles pour jeunes gens et enfants dans toutes les Républiques hispano-américaines ; hélas ! au cours de la longue visite accomplie par Dom Albéra, j'ai dû plusieurs fois signaler les causes terribles de décadence qui se produisent

dans ces jeunes nations, qui les paralysent, les appauvrissent et les détruisent peu à peu. Or dans un récent article d'Hadrien paru sur la « Nouvelle France », j'ai retrouvé plus développées les idées que j'émettais et je crois qu'elles serviront aux lecteurs du *Bulletin* pour avoir une connaissance plus exacte des lieux que nous nous apprêtons à quitter.

Le trajet de Vera Cruz à la Capitale fut pour nous véritablement enchanteur : pour atteindre le haut-plateau sur lequel est situé Mexico, nous dûmes gravir en chemin de fer 2300 mètres, traversant d'immenses champs de cannes à sucre, de café, de bananes. Quelle richesse de végétation en ces chaudes régions ! La course dura environ huit heures, et pendant ce temps

(*) Voir *Bulletin de Mai*.

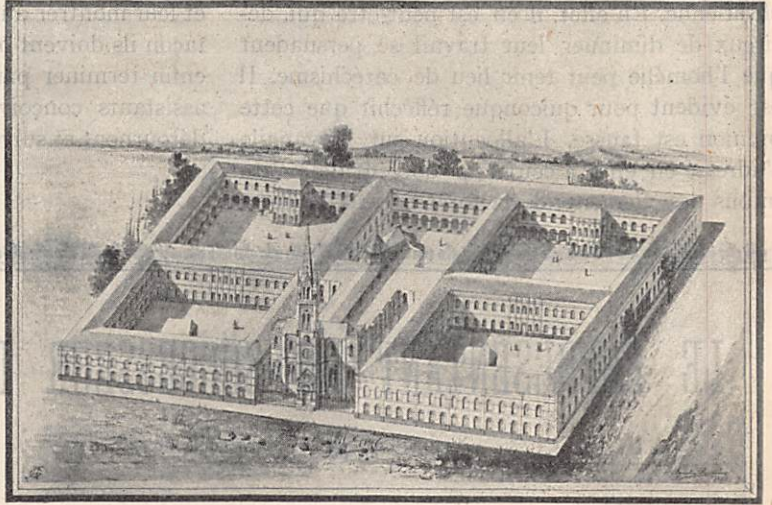
nous évoquions le passé du Mexique. Quand encore tout jeune je lisais *Ferdinand Cortez et la conquête du Mexique*, je ne m'imaginai certes pas qu'un jour j'aurais la chance de contempler de mes yeux ces lieux qui furent le champ des principales batailles de ces grandes luttes qui se terminèrent par la victoire des armes espagnoles. Trois siècles passèrent pendant lesquels le Mexique vécut sous la domination de l'Espagne, et durant ce long temps que de jugements différents dans l'appréciation des événements qui s'y déroulèrent ! En lisant l'histoire des Républiques hispano-américaines au siècle dernier, on éprouve irrésistiblement un sentiment de dégoût et de compassion. Ces nations qui plus que tout autre pays ont été enrichies des merveilles de la Providence, ont, par leurs continuelles révolutions, gaspillé leurs trésors et décimé leurs populations. Tout aventurier audacieux et cupide y trouva toujours de pauvres hères sans cesse disposés à soutenir sa cause par les armes et à les porter où son unique préoccupation était de se créer une fortune personnelle et formidable. Et cependant il n'y a pas à désespérer de ces peuples qui, comme l'écrivit Hadryen, sont encore en formation, et qui, lorsqu'ils seront définitivement constitués, nous étonneront par leurs progrès rapides, envahiront tous nos marchés et seront de redoutables concurrents ; telle est la pensée que nous suggéra la vue de Mexico.

Un regard en arrière sur le Mexique et ses habitants.

Les premiers habitants du Mexique, qui cependant furent plus grossiers que toutes les autres régions du nouveau-Monde, y compris les fameux *Incas*, s'assimilèrent de bonne heure et très facilement les usages européens, et aujourd'hui le vaste état du Mexique peut être considéré comme celui qui s'est le plus développé dans les voies de la civilisation. Hélas ! comme son enfance fut faible et combien sa jeunesse fut légère et turbulente !

Une fois délivré de la domination espagnole,

vers 1822, le Mexique, dans le rêve de retrouver sa grandeur passée, voulut se donner pour chef un empereur, et le fameux Iturbide fut choisi pour recevoir le sceptre et ceindre la couronne. Lui aussi, tout comme Napoléon, bientôt rencontra son Blucher en un soldat d'aventure Santa Anna qui l'ayant fait prisonnier, le fit exécuter et proclama ensuite la République. Ce fut là le point de départ des désordres politiques qui se perpétuèrent pendant près de cinquante ans, D'abord les Impérialistes et les Républicains, ensuite les Conservateurs et les Libéraux, se combattirent sans trêve. Aux uns et aux autres appartint successivement le pouvoir suprême, Dieu sait, au prix de quel sang répandu. Les Etats-Unis profitèrent de cette



Établissement salésien de Mexico.

anarchie pour envahir le Mexique qui fut ainsi démembré. Cet état de choses eut duré quelques dix ans de plus et il n'y aurait plus eu trace de Mexico, ou plutôt elle serait devenue un apanage de Washington, sa rivale, qui même aujourd'hui, ne semble pas avoir perdu toute espérance. Quoi qu'il en soit et qu'il en advienne, s'il y a actuellement au monde une nation qui naisse au catholicisme et qui doive à cette religion sa dignité, sa prospérité et sa grandeur c'est bien l'Amérique espagnole et tout particulièrement le Mexique dont la métropole est qualifiée de *citée sainte par delà l'Océan*. On se souvient de la révolution opérée par le trop fameux Juarès et de sa défaite obtenue grâce aux soldats français. Le gouvernement de la nation fut alors offert à Maximilien d'Autriche qui prit le titre d'em-

pereur, hélas, pour peu de temps, puisqu'il fut fusillé le 19 juin 1867. Dès lors le Mexique se constituant en République élisait pour chef Porphyre Diaz qui avait tant travaillé à son développement et il semble que de ce moment la nation prend un nouvel essort.

Il y a vingt-six ans que Diaz est Président de la République Mexicaine ; tous les quatre ans son élection est assurée sans opposition aucune et tout laisse supposer que malgré son âge avancé il sera encore réélu en 1908. Quand il assumait le pouvoir pour la première fois, le pays se trouvait infesté de bandes n'ayant pour seul métier que l'insurrection et le pillage. Quelque fut le gouvernement, celui-ci était toujours assuré de les avoir pour ennemis. Le nouveau Président n'hésita pas à poursuivre ces bandes, et malgré les difficultés d'un pays montueux, il réussit à se rendre maître de plusieurs, les traita avec clémence et offrit aux chefs, selon leurs goûts et leurs aptitudes des emplois honorables dans l'armée ou l'administration civile. Pour ceux qui refusèrent d'entrer dans ces combinaisons, il ne craignit pas de les menacer de la mort ; la majeure partie ne tarda pas à faire sa complète soumission et à devenir de très pacifiques fonctionnaires.

La tranquillité publique était rétablie et le Président Diaz s'occupait aussitôt à améliorer la situation économique de son pays, ouvrant de larges voies de communication et favorisant le commerce de toutes manières. Innombrables sont les richesses de ce pays. Toutes les céréales, ainsi que le coton, le sucre et le tabac sont les principaux produits du pays. Chaque année voit se développer l'art de l'agriculture et les récoltes y sont si abondantes qu'il faut à tout moment chercher de nouveaux débouchés dans les pays étrangers.

Sur le sol aride du Yucatan se multiplie l'*henequen*, plante de la famille des cactus, dont les ligaments se transforment en cordages de grande solidité. L'exportation de cet article rapporte environ trois millions de dollars. Dans ce même *henequen* se trouve un liquide qui mis à fermenter produit le *pulque*, boisson préférée de la population. Hélas, cette boisson cause de très grands désordres, et l'ivresse qui en est la suite est terrible. Est-il besoin de dire que toutes les chutes d'eau ont été depuis longtemps captées et que de nombreuses compagnies s'en servent pour donner, à Puebla, par exemple, la lumière, la chaleur et la force nécessaires à d'importantes

usines. Ce qui cependant donne à Mexico sa principale fortune, ce sont ses mines si abondantes d'or, d'argent et de cuivre, rapportant à l'Etat des chiffres pour ainsi dire fabuleux.

Vie intellectuelle, commerciale et religieuse.

L'instruction tant en lettres qu'en sciences y est magistralement donnée. Il y a environ 10.220 écoles primaires fréquentées par 825.000 enfants des deux sexes. Les différents maîtres et professeurs reçoivent leur préparation dans 68 écoles supérieures de différents degrés. 130 bibliothèques sont accessibles au public et 33 musées exposent de splendides collections artistiques et scientifiques.

En un peu moins de vingt années, les voies ferrées sont allées de 2 mille à 18 mille milles, tandis que le transport des voyageurs montait de 10 à 56 mille, celui des marchandises de 1000 à 10.000 tonnes. L'importation par bateau s'est décuplée ; le Canada est devenu tributaire du Mexique et nous pouvons dire que les magnifiques oranges vendues sur la place de Montréal viennent presque toutes du Mexique,

Il faut bien le dire : ce développement progressif du Mexique dû entièrement à l'activité de ce peuple travailleur n'est pas sans exciter la convoitise, pour ne pas dire plus, de bien d'autres Etats sans parler de la *Maison Blanche* de Washington, capitale et siège du gouvernement des Etats-Unis, et cette jeune République si laborieuse se voit menacée non seulement dans son commerce et son industrie, mais encore dans ses croyances, par suite de la propagande protestante effrénée qui s'y donne cours. La liberté la plus entière est accordée aux Ministres et Pasteurs qui peuvent par là s'y créer de nombreux prosélytes. Pour repousser cette nouvelle campagne toute pacifique puisqu'il ne s'agit que de discours et de religion, le Mexique a sa foi profondément enracinée. On me dira : Sans doute le Mexique est catholique, mais cela n'empêche pas que le Gouvernement soit ouvertement, officiellement athée. Il connaît la religion catholique, mais c'est pour la mieux persécuter. Tous les biens de l'Eglise ont été confisqués, et alors, comment lutter avec les ministres protestants qui répandent l'or à pleines mains ? Oui, tout cela est vrai, mais je réponds : la hiérarchie catholique a beaucoup gagné en ce changement de choses ; elle est libre désormais, complète-

ment affranchie des liens du concordat qui la resserrait ; elle dépend uniquement de Rome qui seule choisit et désigne les évêques. Aussi en ce moment (1903) le clergé mexicain est-il une des plus illustres gloires de la patrie avec à sa tête 7 archevêques et 35 évêques qui forment une union compacte et jalouée des sectes protestantes et juives.

Malheureusement les Evêques sont privés ici de leurs auxiliaires les plus précieux, je veux dire, les Religieux. Aucun couvent ne peut exister au Mexique ; il y a bien des groupements de deux, quelquefois trois prêtres, la loi n'en tolère pas un plus grand nombre, et ceux-ci doivent se vêtir en laïques. La moindre manifestation religieuse pourrait provoquer une descente de police et conduire en prison. Les règlements ne sont pas moins sévères pour les religieuses, dont quelques unes habitent encore leurs couvents ou monastères, mais toujours revêtues de l'habit séculier. Et cependant les Ministres protestants, eux, peuvent se rendre impunément au milieu des tribus encore sauvages nombreuses sur les côtes du Pacifique et du Yucatan. Un illustre personnage qui visitait récemment le Mexique et s'entretenait avec un député de la triste situation qui y était faite aux Religieux, en reçut cette réponse : « Nous en sommes très affligés, tout ici est entre les mains du Président ; il n'a qu'un mot à dire, et bien vite le Parlement abolirait cette législation antireligieuse qui est cause ici de tant de malheurs..... Mais si l'on fait les mêmes observations au Président, celui-ci déclare qu'à la Chambre on attend le moment propice pour faire toutes concessions louables et si désirées ».

Dans le peuple la foi est encore vive, et si l'on organisait un parti catholique, et si tous allaient unis aux élections, les choses prendraient bientôt une autre tournure. A Mexico l'Université catholique prend un développement merveilleux, les conservateurs écrasés autrefois par Juarez, relèvent la tête et se comptent ; il ont déjà plus de 4000 écoles primaires et possèdent de nombreux journaux catholiques. Malgré tout ce qui s'est fait il reste un énorme travail à accomplir.

(A suivre).



Le Curé d'Ars

(Suite). *

De pair avec la mortification des sens, il faisait marcher celle de l'esprit, supportant avec patience les mépris, les moqueries, les critiques dont il eut à souffrir spécialement au début de son ministère : « Une heure de patience, disait-il, vaut mieux que beaucoup de jours de jeûne. Au jour du jugement, que nous serons heureux de nos malheurs, fiers de nos humiliations, riches de nos sacrifices ! »

Une telle mortification excitait l'admiration et arrachait les larmes ; mais lui marchait tranquillement dans sa voie, à la suite de Celui qui a dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même et qu'il porte sa croix tous les jours ». « Les débuts sont durs, disait-il, mais à la longue la pénitence devient si douce qu'on ne peut plus s'en passer ».

Or Dieu ne voulut pas se laisser vaincre en générosité : il glorifia dès cette vie son serviteur, en accordant à son ministère les succès les plus prodigieux et en l'honorant du don des miracles.

Il lui accorda le don des larmes, que sa tendre compassion pour les pécheurs et sa vive douleur de voir offenser Dieu faisait couler en abondance. Souvent ses saintes et douces larmes inondaient son visage, pendant qu'il célébrait le saint Sacrifice, qu'il priait, qu'il confessait, qu'il prêchait ou distribuait la sainte communion.

N'est-ce point aussi un don surnaturel que cette facilité avec laquelle, tout dépourvu qu'il fût des facultés mentales et de la science humaine, il prêchait, résolvait les cas de conscience, exhortait ses innombrables pénitents ? Eut-il pu le faire avec tant de clarté, de doctrine et d'onction, si la grâce n'eut suppléé au défaut de la nature, et s'il n'eut été favorisé des dons de sagesse et d'intelligence, de science et de conseil.

Quand il arriva dans sa paroisse, on chuchotait tout bas qu'il avait si peu de moyens et de savoir, que ses supérieurs avaient hésité à l'admettre au sacerdoce. Mais on ne tarda point à réformer ce jugement. On remarqua bien vite en lui des lumières extraordinaires : il lisait au fond des

* Voir le *Bulletin* de Mai.



cœurs, il voyait ce qui se passait à distance, il prédisait l'avenir, il répondait aux questions avant qu'on les eut posées, il donnait la solution avant qu'on lui eut exposé les affaires ; il rappelait aux pénitents les péchés qu'ils oubliaient ou n'osaient avouer.

Il prédit la célébrité du pèlerinage d'Ars, et une telle affluence d'étrangers dans ce petit village qu'il ne pourrait les contenir. Il annonçait à ceux qui le consultaient les prospérités ou les adversités qui les attendaient ; à d'autres, il révélait leur vocation, leur évasion des plus grands périls, leur guérison inespérée, leur mort ; et toujours l'événement vérifiait la prédiction. Il multiplia le froment dans son grenier, la pâte dans le pétrin de la Providence ou le vin dans le cellier. D'innombrables malades, atteints de maux parfois incurables, phtisie, ankylose, bronchite chronique, variole, fièvres pernicieuses, névralgies, tumeurs, cancers, épilepsie, paralysie, furent guéris au contact de sa main, de ses vêtements, d'un objet lui ayant appartenu, ou par son intercession. Des estropiés recouvrèrent le libre usage de leurs membres, des muets la parole ; des possédés du démon furent délivrés.

Dans les vingt ou trente dernières années, presque chaque jour la voix publique proclamait à Ars quelque nouveau prodige ; on vint même à être tellement accoutumé aux choses extraordinaires qu'on n'y faisait plus attention. Mais, dit avec raison un témoin assidu, le grand miracle du Curé d'Ars, c'est la conversion des pécheurs. Convertir les pécheurs semble avoir été son principal souci. « Pauvres pécheurs, disait-il, que vous êtes à plaindre ! Vous n'êtes pas heureux en cette vie, et vous ne le serez jamais ! Si j'avais un pied dans le Ciel, et qu'on me proposât de retourner sur la terre, pour travailler à gagner des pécheurs, j'y reviendrais volontiers. — Vous ne refuseriez donc pas de demeurer sur la terre jusqu'à la fin de monde ? Non. — Mais alors, vous ne vous lèveriez pas avant le jour ? — O mon cher ami, je me lèverais toujours à minuit : ce n'est pas la fatigue qui m'épouvante. »

A un curé qui se plaignait d'avoir tout fait en vain pour convertir sa paroisse, il répondait : « Vous avez prié, vous avez gémi, vous vous êtes plaint ; mais avez-vous jeûné, avez-vous couché sur la dure, avez-vous pris la discipline ? Tant que vous n'aurez pas fait cela, ne croyez pas avoir tout fait ». Il faisait tout cela, lui. Jusqu'à la fin de sa vie, il se leva à minuit pour

aller dans son confessionnal se mettre à la disposition des pauvres pécheurs. Pour eux il s'était livré à Dieu comme victime ; pour eux, il offrait au Seigneur jeûnes, veilles, prières, flagellations. Il redoublait les austérités quand il avait affaire à une âme qui résistait à la grâce. il savait qu'il y a des démons qui ne se chassent que quand le jeûne accompagne la prière. Il pleurait pour ceux qui ne pleuraient pas : quand il les avait gagnés, il ménageait leur faiblesse en ne leur imposant qu'une pénitence légère ; ils en étaient tout étonnés : mais lui, il s'en infligeait pour eux de terribles, afin de suppléer à l'insuffisance de celles qu'il leur avait imposées. Ni Dieu, ni les hommes ne pouvaient résister à un zèle si généreux ; aussi quelle moisson d'âmes n'eut-il pas la consolation de gagner au Seigneur !

On lui demandait un jour combien il pensait avoir converti de pécheurs dans l'année. Il répondit qu'il en comptait plus de sept cents. Parmi eux, il s'en trouvaient d'invétérés, d'endurcis, qui n'étaient venus que malgré eux, pour céder aux instances de leurs amis, qui désiraient le trouver mort en arrivant, et qui ne résistaient pas à son regard, à sa parole, à ses larmes, au spectacle de sa personne et de sa vie : « On ne saura jamais en ce monde, disait-il, combien de pécheurs ont rencontré leur salut à Ars ».

Quoique ces miracles d'ordre moral qui s'opéraient au plus intime des âmes, ne frappent pas autant la foule populaire que la guérison d'une maladie corporelle, ils n'en constituent pas moins, parmi les merveilles dont Ars fut le théâtre pendant la vie du saint Curé, un des plus dignes d'attention, une des plus admirables manifestations de la vertu de Dieu dans ses saints.

Comment l'ennemi de tout bien, le démon aurait-il pu voir une telle vie, une telle sainteté, de telles œuvres, de telles merveilles de grâce, tant de conversions, sans être pris de rage contre celui qui en était le héros ? Aussi lui fit-il jusqu'à la mort une guerre impitoyable. C'était pendant la nuit qu'il lui livrait ses plus terribles assauts. Souvent, il troublait son sommeil par un vacarme effroyable. « Je ne peux presque pas dormir », disait le serviteur de Dieu. Les premières fois il crut avoir affaire à des malfaiteurs. Ses paroissiens vinrent veiller à la cure. On monta la garde, on surveilla toutes les issues. Les gardiens entendaient bien un tumulte à renverser la maison, mais ils ne voyaient rien ; aucune trace même sur la neige. Ses confrères se moquèrent

d'abord de lui. Ils changèrent bien d'avis, après que quelques uns d'entre eux eurent été, dans la cure d'une paroisse où il était allé prêcher la mission, témoins d'un branle-bas si épouvantable qu'ils furent obligés de venir chercher auprès de lui un peu d'assurance contre les frayeurs dont ils étaient tous saisis.

Quand il fut une fois bien constaté que tous ces bruits nocturnes étaient l'œuvre du démon, le saint prêtre n'eut plus peur ; il n'accepta plus personne pour garder le presbytère et voulut y rester seul. Néanmoins, plus d'une fois, diverses personnes entendirent, de l'extérieur, le vacarme qui ébranlait la maison du serviteur de Dieu. « Vianney, Vianney, nous t'aurons bien, nous te tenons, » disaient les démons. Puis ils faisaient un bruit affreux à la porte, dans l'escalier, dans sa chambre. Ils secouaient les rideaux de son lit, remuaient les chaises, dérangeaient les meubles, imitaient des manœuvres de cavalerie, enfonçaient des clous dans le plancher, fendaient du bois, rabotaient des planches, taraudaient, battaient la charge sur la table ou sur des objets sonores, poussaient, cachés sous son lit, des cris aigus, des gémissements lugubres, des clameurs effrayantes, vociféraient en langues étrangères, le roulaient dans son lit à travers la chambre, et cela cent et cent fois chaque année, durant trente ou trente-cinq ans. Une nuit, ils mirent le feu à sa couchette dont toutes les tentures furent consumées. D'autres fois ils souillèrent d'ordures une image de la S. Vierge placée dans l'escalier ; chaque jour on la lavait, chaque nuit ils la salissaient ; on fut obligé pour la soustraire à leurs profanations de la transporter ailleurs. Le vénérable Serviteur de Dieu remarqua que ces sabbats des démons étaient l'annonce de la conversion de quelques grands pécheurs ; et cette observation changeait sa peine en joie.

Une vie si extraordinaire était bien faite pour attirer au saint prêtre la vénération de ceux qui en étaient témoins. Dieu d'ailleurs n'a-t-il pas coutume de permettre que plus ses serviteurs méprisent la gloire humaine, plus les louanges et les applaudissements des hommes s'attachent à leurs personnes ? Celui qui s'humilie sera exalté. Il en fut de même pour notre saint curé. Personne peut-être n'a joui pendant sa vie d'une réputation de sainteté si grande, si constante et si unanime : aucune ombre n'en a jamais obscurci la splendide auréole. On l'appelait le « Saint Curé ». On se recommandait à ses prières, on se disputait l'honneur de lui servir la messe. Quand il passait de l'église à la cure, de la cure à la Providence, la foule accourait, toutes les têtes se découvraient, toutes les bouches l'acclamaient, tous les bras se tendaient vers lui. On se jetait à ses genoux, on lui présentait des objets

à bénir, on baisait ses vêtements, on lui faisait toucher des objets de piété. On s'arrachait les choses qui lui avaient appartenu, on lui prenait son catéchisme, on achetait ses dents, quelques gouttes du sang que les médecins lui avaient tiré ; on lui coupait ses cheveux, des morceaux de sa soutane. L'Empereur Napoléon III le décora de la Croix de la Légion d'Honneur, à la sollicitation des autorités départementales ; et le Sous-Préfet de Trévoux qui en avait pris l'initiative, l'appelait un second Saint Vincent de Paul, un nouvel Apôtre, une célébrité européenne. Mgr Chalandon, évêque de Belley, le nomma Chanoine honoraire de sa cathédrale.



S. Exc. D. Porphyre Diaz
Président de la République du Mexique.

Pie IX lui fit remettre un chapelet de grand prix, expressément béni à son intention.

Pour lui, dans son humilité, il disait que l'Empereur et l'Evêque s'étaient trompés. Jamais il ne voulut porter la Croix d'honneur ; s'il usa une fois des insignes du Canonat, ce fut pour ne pas désobliger son évêque, et il ne les remit jamais plus ; il craignait qu'en arrivant à la porte du Paradis, on ne lui dit : Va-t-en ; tu as reçu ta récompense ». Quant au chapelet de Pie IX, rien ne pouvait être plus précieux pour lui ; car il ne pouvait entendre parler de Rome et du Vicaire de Jésus-Christ qu'avec des transports de respect et de joie ; cependant il ne put résister longtemps au plaisir de le donner.

(A suivre).

ŒUVRE PIE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

OU AUMÔNE DE UN FRANC

EN FAVEUR DE L'ORATOIRE SALÉSIEEN DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

AU CASTRO PRETORIO A ROME

DONNANT DROIT A LA PARTICIPATION AU FRUIT

DE 6 MESSES QUOTIDIENNES A PERPÉTUITÉ

et aux avantages spirituels attachés

A UNE QUANTITÉ CONSIDÉRABLE D'AUTRES BONNES ŒUVRES

PROGRAMME.

1° Aux bienfaiteurs de l'église du Vœu international dédiée au Sacré-Cœur de Jésus au Castro Pretorio à Rome, on avait déjà promis qu'une fois la dite église terminée, on y célébrerait une Messe tous les vendredis de l'année, en y ajoutant la récitation quotidienne du saint Rosaire et autres exercices de piété. Pour augmenter ces avantages spirituels et y faire participer un plus grand nombre de personnes, on a établi dans l'église sus-nommée l'Œuvre du Sacré-Cœur de Jésus, pour la célébration à perpétuité de 6 Messes quotidiennes, aux intentions de qui aura offert *un franc une fois donné*.



2° Ces messes seront célébrées comme il suit: deux à l'autel du Sacré-Cœur de Jésus, deux à celui de Marie Auxiliatrice et deux à celui de S. Joseph; à ces deux derniers autels est attaché le souvenir précieux de notre vénéré Père Don Bosco qui, durant son dernier séjour à Rome, y célébra le saint Sacrifice.

3° Les associés vivants et défunts, outre qu'ils participent au fruit des six Messes, ont droit aux avantages spirituels attachés aux exercices suivants :

a) Récitation du Saint Rosaire et bénédiction du T.-S. Sacrement, qui est donnée tous les jours dans l'église;

b) Offices qui ont lieu quotidiennement dans la chapelle privée des enfants de l'Oratoire;

c) Messe à laquelle ces mêmes enfants assistent tous les jours;

d) Tous les autres offices, neuvaines, fêtes et solennités que l'on célèbre en grand nombre dans l'église et dans la chapelle;

e) Toutes les prières et bonnes œuvres faites par les Salésiens et par leurs enfants dans toutes leurs Maisons, Oratoires, Patronages, Missions, etc., en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Autriche, en Suisse, dans l'Amérique du Sud, en un mot partout où ils sont établis et partout où la Providence les appellera.

4° Les associés participent à tous les avantages ci-dessus énoncés dès le jour de leur inscription.

5° Moyennant l'aumône d'un franc une fois donné, les associés ont droit à formuler leurs intentions pour les six Messes et pour toutes les autres œuvres de piété, en disposant des fruits

soit en leur propre faveur, soit en faveur de telles autres personnes à leur choix, vivantes ou défuntés; de plus, ils peuvent *changer l'intention à leur gré* selon leurs besoins particuliers ou leurs désirs.

6° On peut faire inscrire les enfants, les absents, les défuntés, en un mot n'importe qui, *même à l'insu des intéressés*, pourvu que l'on offre, pour chaque personne, l'aumône fixée.

7° Ceux qui désireraient participer eux-mêmes ou faire participer les autres dans une mesure plus abondante aux fruits de l'Œuvre, peuvent, en renouvelant l'aumône *d'un franc*, multiplier à leur gré les inscriptions, pour eux comme pour d'autres personnes vivantes ou défuntés.

8° Les offrandes serviront d'abord à pourvoir aux frais du culte dans l'église du Sacré-Cœur de Jésus, puis à l'entretien de l'Oratoire annexé à cette église et des enfants que l'on y recueillera; aux Salésiens incombera le soin de faire acquitter exactement toutes les dettes spirituelles de l'Œuvre.

9° Les noms des associés seront inscrits sur des volumes que l'on conservera à perpétuité dans l'église du Sacré-Cœur de Jésus.

10. L'Œuvre a deux sièges, l'un à Rome, l'autre à Turin. — Pour Rome, l'adresse est la suivante: M. le Directeur de l'Oratoire Salésien, 42, via Porta S. Lorenzo. — Pour Turin: Don Rua, Supérieur général des Salésiens, 32, rue Cottolengo.

Approbation ecclésiastique.

Pium opus adprobamus, eidemque largissimam fidelium opem ominamur.

Ex Aed. Vic. die 27 Junii 1888.

L. M. PAROCCHI, Card.-Vic.

Nous approuvons l'Œuvre Pie du Sacré-Cœur, et nous lui souhaitons le plus large concours des fidèles.

Du Vicariat, le 27 juin 1888.

L. M. PAROCCHI, Card.-Vic.

Bénédiction du Saint-Père.

Du Vatican, le 20 juin 1888.

Le Saint-Père a daigné accorder la bénédiction demandée pour l'Œuvre du Sacré-Cœur.

RINALDI ANGELI

Chap. secr. de S. S.

OEUVRE PIE DU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS

AU CASTRO PRETORIO A ROME

AUMÔNE D'UN FRANC

N°	Nom et Prénoms	LOCALITÉ	OFFRANDE	
			FRANCS	CENT.
1				
2				
3				
4				
5				
6				
7				
8				
9				
10				
11				
12				
	(*) Pour le Collecteur			
13				
14				
15				
16				
17				
18				
19				
20				
21				
22				
23				
24				
	Pour le Collecteur			
		A REPORTER		

Nous tenons à avertir que toute personne envoyant un *module* rempli de 12 noms avec la souscription afférente, aura droit à participer au fruit des six Messes quotidiennes, au même titre que chacun des souscripteurs. Ce droit sera multiplié dans la proportion des douzaines de noms recueillis et des offrandes envoyées

N°	Nom et Prénoms	LOCALITÉ	OFFRANDE	
			FRANCS	CENT.
25				
26				
27				
28				
29				
30				
31				
32				
33				
34				
35				
36				
	Pour le Collecteur			
37				
38				
39				
40				
41				
42				
43				
44				
45				
46				
47				
48				
	Pour le Collecteur			
TOTAL				

Nom, prénoms et adresse du Collecteur ou de la Collectrice

.....

.....

.....



Matto-Grosso (Brésil)

(Lettre de D. Balzola).

Bareiro-Araguaya, Colonie du Sacré-Cœur,
27 décembre 1904.

Fêtes religieuses.
Espérances et superstitions.

Très Vénéré Dom Rua,

C'est à peu près vers cette époque, s'il vous en souvient, que l'an dernier je vous envoyais de notre chère Colonie quelques consolantes nouvelles, comme par exemple, l'annonce des premiers baptêmes solennellement administrés et le court résumé des fêtes célébrées au 8 décembre et au jour de Noël. Cette fois encore je suis heureux de réjouir votre cœur paternel, en vous informant que les baptêmes atteignent le chiffre de 65 ! je dois vous dire que ce ne sont que des enfants, car les adultes ne nous semblent pas tout à fait prêts à recevoir dignement ce sacrement, hormis ceux qui sont à toute extrémité. Je vois heureusement prochain le jour où un certain nombre de grands Indiens pourront être régénérés dans les eaux sanctifiantes du baptême.

Je vous écrivais aussi que notre intention était de solenniser d'une manière toute particulière le 8 décembre, et tout s'est réalisé comme nous le désirions. Beaucoup d'Indiens se sont réunis à nos bons néophytes pour suivre les exercices de la Neuvaine préparatoire. Aux trois derniers jours de celle-ci j'ajoutai au programme du soir un peu d'illumination et quelques fusées, ce qui constitue un grand divertissement pour ces pauvres sauvages. La veille j'exposai à leur yeux une splendide oléographie de Notre Dame de

Lourdes, et cette vue leur fit une grande impression. Ils ne pouvaient détacher leurs regards de la Vierge Immaculée debout au fond de la grotte et je profitai de leur ravissement pour leur faire comprendre l'apparition et les grandes fêtes qui le lendemain allaient se dérouler en réjouissance du Cinquantenaire de la proclamation du dogme. Je vous assure, bien-aimé Père, que l'attention avec laquelle ils écoutaient mes paroles, les sentiments de piété et de vénération qui se manifestaient sur tous les visages comme la conduite si digne qu'ils tinrent aux différents offices ont été de nature à m'émouvoir profondément.

Vous parlerai-je de la piété de nos petits néophytes ? Trois d'entre eux, revêtus de la soutane et du blanc surplis ont, pour la première fois, servi à l'autel, au 8 décembre. Je vous laisse à juger de leur bonheur, mais encore plus du contentement des parents. Tous auraient voulu voir leurs propres enfants vêtus en *padri pichirivi* (en petits Pères), comme ils nous disaient.

Un Indien cependant, un de leurs caciques, qui est le Père du petit *Michel Magon*, vint me trouver et me dit tout tristement : — Je ne suis pas content que mon fils soit *père*, car il est l'aîné et je veux qu'il me succède. Et au même instant il m'offrait son deuxième garçon.

Je lui répondis en souriant qu'il n'avait aucunement à se tracasser, car son fils non seulement deviendrait cacique ou chef, mais, ainsi qu'ils m'appellent, *Capitano-Padre*, chef père, et même quelque chose de plus !.... Et voilà mon homme à sourire, à me saluer et à faire demi-tour.

En ce beau jour de l'Immaculée-Conception nous avons administré le baptême à cinq autres enfants. Les Indiens ne manquèrent pas à ces touchantes cérémonies qu'ils admiraient dans le plus expressif silence. Pour leur en laisser un souvenir, je fis distribuer de la nourriture à tous et je leur donnai quelques pièces de vêtements...

Combien, cher Père Dom Rua, nous sommes attristés de ne pas encore voir à tous des chemises, ces pauvres chemises qui durent si peu et s'usent si vite ! Que quelque bon Coopérateur, quelque généreuse Coopératrice entende notre appel !... Tout naturellement la fête ne pouvait se terminer que par une illumination *grandiose* ! et le traditionnel feu d'artifice devant lequel nos bons Indiens restaient franchement ébahis.

Noël vit aussi se déployer la solennité la plus grande. Bien que nous n'ayons pas ici de maître de chapelle, nous tâchames pendant la neuvaine de chanter de notre mieux les Prophéties, aidés de nos petits choristes.

Comme nous devons, je le dis très sincèrement, bénir le Seigneur en constatant de jour en jour les progrès de nos néophytes ! Quelques-uns en sont, il me semble vous l'avoir déjà fait savoir, au second livre de lecture, et tous sans exception sont courageux et travailleurs. Si vous les aviez vu, en la nuit de Noël, se divertir au tirage de la tombola ; ils connaissaient en effet et pouvaient lire les chiffres sortant du fameux sac à surprises. Oui, nous devons bénir la Divine Providence qui nous aime tant. Depuis 17 mois que les Indiens habitent avec nous, nous avons eu à la Colonie huit naissances et seulement deux morts ; c'étaient deux vieillards très âgés. Il y en a bien eu deux autres à mourir, mais ils décédèrent au cours d'une chasse et fort loin de Barreiro.

C'est à l'occasion du trépas d'un de ceux-ci, un adulte, que nous avons pu constater combien ils sont encore, et malgré nos avis, portés à accomplir sur leurs défunts, leurs cérémonies accoutumées. Un indien était donc décédé à vingt kilomètres de la Colonie, et comme il ne se trouvait pas en cet endroit assez de monde pour célébrer convenablement les funérailles, on vint au bout de vingt jours seulement chercher ce cadavre déjà en complète décomposition, et on le transporta à la Colonie où après avoir procédé à une superficielle sépulture, tous les assistants commencèrent d'exécuter leurs rites vraiment macabres, les prolongeant pendant plus de deux semaines. Ce ne fut qu'à ce moment qu'ils passèrent à la cérémonie du nettoyage des ossements elle est pour eux la plus solennelle, mais en réalité c'est le plus répugnant de tous ces honneurs funèbres. Pour cela ils se rendirent sur le bord d'un petit lac où ils déposèrent les restes de leur malheureux compagnon, enveloppés dans une natte. Celle-ci une fois ouverte, ils s'empressèrent de jeter de l'eau sur ces os complètement dénudés,

puis, à l'aide de petits bâtons, à les rincer dans le lac même. Ce premier travail exécuté, ils se mirent à les gratter avec des esquilles de canne à sucre, à ôter les nerfs et les tendons qui y atteuaient encore, et enfin à les frotter et à les polir soigneusement avec de l'herbe et des feuilles d'arbre. Alors, mais alors seulement, ils les déposèrent dans une corbeille et les portèrent dans le fameux *Baiyto* où ils disparurent à tout jamais. Ce sont là des choses qui font horreur et que nous ne pouvons pas pour le moment empêcher, mais nous avons grande confiance et nous mettons toutes nos espérances dans la jeune génération. J'ai déjà appris à propos de ces morts survenues loin de la Colonie que plusieurs familles se sont décidées à venir à nous ; elles disent en effet que le *Capitano-Padre* a des *giorubocuru* (remèdes) et qu'il ne laisse personne mourir. J'avoue cependant que bien que je laisse s'accréditer cette pensée de l'avantage des remèdes que l'expérience confirme, je ne cesse pas de corriger de tout mon possible cette exagération qu'ils font de la médecine, rapportant toute puissance et toute efficacité au *Papai grande*, c'est-à-dire à Dieu, et enseignant à ces simples gens que Lui seul est le maître de la vie et de la mort.

Constataz un peu, Vénéré Père Dom Rua, cette occurrence qui m'est parvenue. Hier je vous parlais de la confiance que ces bons Indiens mettent en nous, lorsque je fus obligé de laisser la plume. On venait en toute hâte me chercher pour un malade. J'accourus donc et je trouvai dans sa hutte un robuste jeune homme qui en proie à des spasmes d'estomac se tordait dans des contorsions violentes et semblait prêt à rendre l'âme. Je lui donnai quelques remèdes aussi bien extérieurs qu'intérieurs, je le recommandai au Sacré-Cœur de Jésus et à Notre Dame Auxiliatrice, et une demi-heure ne s'était pas écoulée que le calme lui revenait. Les premières paroles furent celles-ci : *Bope bravo imi*, c'est-à-dire : le démon m'en veut. — Oui, lui dis-je : *Bope pega*, le démon est mauvais ; *Papai grande boa*, Dieu est bon ; *Imi maigaddo babu Papai grande e Muga grande boa majari aqui*. J'ai invoqué tout à l'heure le Père grand et la Mère grande (la T. S. Vierge) et je leur ai demandé qu'ils t'accordent ta guérison ; et de fait tu vois que tu vas mieux. — *Hu ! hu !* c'est vrai, c'est vrai, me répondit-il.

Que Dieu veuille nous continuer ses bénédictions et nous donner la consolation de voir

bientôt marcher dans le sentier de la foi et de la civilisation ces fils de la forêt.

En terminant ces quelques lignes, très Vénééré Père, laissez-moi recommander à vos prières et à la charité des Coopérateurs cette Mission du Sacré-Cœur, et croyez-moi toujours votre

Votre enfant dévoué
DOM BALZOLA.

Patagonie Septentrionale

Sur les rives du Rio Negro

Angèle et Rosine Rayil
et les parents inhumains.

Parmi les mille et mille faits intéressants et émouvants qui se sont succédés dans les Missions de la Patagonie et qui sont ignorés des lecteurs du *Bulletin*, nous devrions du moins signaler les plus importants, mais presque toujours la place nous fait défaut. Nous voulons cependant aujourd'hui consacrer deux ou trois pages au récit des infortunes de ces deux jeunes enfants Angèle et Rosine Rayil, actuellement confiées aux soins des Filles de Marie Auxiliatrice, de Viedma. Nous tenons ce récit de la bouche même de Mgr Cagliero.

Le *Rio Negro*, le plus important des fleuves de la Patagonie, et qui est le centre des Missions salésiennes répandues çà et là dans ces immenses régions, reçoit le tribut des eaux du *Neuquen* et du *Limay* et après un trajet de plus de cent vingt lieues va se jeter dans l'Atlantique. En ce long parcours tantôt il s'élargit démesurément, formant de petites îles à la splendide végétation ; tantôt il se rétrécit à tel point que le passage très étroit donne lieu à de grandes craintes.

A près d'une lieue de Viedma s'aperçoit une île couverte de magnifiques saules à l'ombre desquels prennent un peu de repos le *Gaücho* et sa famille ou le missionnaire dont la monture est épuisée. Quelques tentes dressées par des commerçants et de petites et misérables huttes rompent seulement la monotonie de ces solitudes.

Un homme vêtu à la manière des *Gaüchos* et une femme habillée à l'indienne, marchent vers l'orient et se dirigent vers la *Lagune del Toro*. Tous deux frappent avec colère leurs montures

qui dévorent le chemin ; celui qui aurait observé ces faces noires et soucieuses se serait bien vite dit que le remords d'un crime devait posséder ces mystérieux voyageurs et ronger leur cœur.

En ce moment même, deux petites filles, Angèle ayant à peu près douze ans, et Rosine qui en marquait environ cinq, couraient épouvantées sans savoir où elles allaient, tantôt sur le terrain argileux, tantôt cachées par les hautes herbes ou les rameaux touffus des saules. Toutes deux épuisent leurs voix dans d'affreux cris de douleur. Angèle porte une grande plaie à la tête, et de sa poitrine coulent des flots de sang ; Rosine, pauvre mignonne, s'efforce de sa petite main droite, de fermer la blessure qu'elle porte au bras gauche, sans s'apercevoir que sa noire chevelure est toute teinte de sang. Les pauvrettes sont dévorées par la faim et par la soif et elles se sentent défaillir. Elles ramassent quelques fruits sauvages et se jettent plutôt qu'elles ne se penchent sur un fossé où la pluie des jours précédents a laissé un peu d'eau. Et cependant la nuit survient et les deux bambines, tremblantes de peur, étroitement serrées l'une contre l'autre, cherchent un refuge derrière un tas d'herbes sauvages qui poussent si vigoureusement dans le désert.

Le silence de cette nuit sinistrement obscure n'était interrompu que par le bruit des oiseaux nocturnes et des sanglots et des gémissements de ces mignonnes créatures. Enfin leur faiblesse triompha de leur peurs et leur bons anges vinrent couvrir de leurs ailes l'innocent repos de ces abandonnées.

Se réveillant dès l'aurore et toujours craignant d'être poursuivies, elles recommencent leur marche sans but précis, ensanglantant leurs pieds aux épines du chemin. Et cette journée se continuait comme la précédente et une nuit plus triste encore se laissait deviner. Harassées, elles se laissent tomber sur un peu d'herbe qu'elles trouvent en un fossé. Nul être humain ne pouvait désormais entendre leurs cris plaintifs de plus en plus faibles ; un désert immense les entourait et c'est là qu'elles devaient attendre la mort la plus cruelle !.... Mais Dieu ne le permit pas ! Le Père des pauvres et des délaissés ne pouvait pas abandonner ces deux innocents....

La nouvelle de leur fuite et de l'affreux attentat dont elles avaient été les victimes, s'était rapidement répandue dans la petite colonie de *Cubanica*, près du premier estuaire du Rio Negro. Le Commissaire de Viedma averti s'était em-

pressé de se mettre en route avec trois soldats, mais ici nous donnons la parole à cet excellent fonctionnaire.

« C'est tout à fait providentiellement que nous vîmes à apprendre que deux enfants avaient été abandonnés près du premier coude du fleuve. Tout d'abord nous ne voulûmes pas donner créance à cette nouvelle, mais une fois arrivés à la maison de commerce, située près du *Sauce blanco* (saule blanc), sur les bords du Rio Negro, on nous raconta le fait avec de telles particularités, qu'il ne fut plus possible de le mettre en doute.

« D'après les indications que nous recueillîmes, les misérables assassins, après avoir épuisé toute la colère dont étaient remplis leurs cœurs contre d'innocentes créatures, avaient du s'enfuir vers la lagune *Barro*.

« Je mis immédiatement à la poursuite des coupables un sergent et un garde de la sûreté, tandis que moi-même et un agent nous allions à la recherche des deux pauvres petites.

« Retrouver ces enfants égarées depuis deux ou trois jours au milieu des épaisses herbes du désert n'était, certes, pas chose facile ! Que de disgrâces n'avaient-elles pas dû endurer ? Peut-être étaient-elles mortes de faim ? N'étaient-elles pas devenues la proie des bêtes sauvages ? Toutes ces pensées m'endolorisaient l'âme. Et cependant une force mystérieuse m'animait à poursuivre mes recherches dans la direction que j'avais prise.

« Nous avions déjà parcouru plus de trois lieues sans aucun résultat, nous nous sentions épuisés, désorientés, quand un homme vint avec de nouvelles indications ranimer notre espérance. Très peu de distance nous séparait de la lagune del *Toro* où nous devions rejoindre les fugitives.

« Et ce fut vraiment un effet de la Divine Providence ! En nous approchant nous crûmes entendre quelque froissement dans les hautes herbes... — *Ce seront deux chiens*, dit l'un de nous. — *Mais*, répondit l'autre, *s'il y a des chiens, il doit y avoir des gens, car les chiens ne se rencontrent pas seuls à pareille distance* ».

« Sur le champ nous donnons de l'éperon à nos chevaux. Et voilà qu'à notre grande surprise et à notre plus grande joie nous nous trouvons en présence des deux petites malheureuses qui à notre vue cherchèrent à se dissimuler derrière les hautes herbes. Les chères enfants se mirent aussitôt à pleurer, entremêlant leurs sanglots des noms de Laurence et de Ruffin.... Pauvres petites ! Elles n'avaient pour tout vêtement qu'un misérable chiffon qui entourait leur corps ; pâles, épuisées, elles laissaient apercevoir sur le visage ce qu'elles avaient souffert. Angèle — l'aînée, avait différentes plaies à la

tête et Rosine montrait son pauvre petit bras couvert de contusions et tout ensanglanté.

« Quand nous eûmes pu les tranquilliser par nos caresses et de bonnes paroles, nous leur demandâmes d'où elles venaient.

— De là, là-bas, loin, loin, nous venons de notre cabane, répondit Angèle.

— Et pourquoi ?

— Parce que Ruffin nous a maltraitées et puis il s'est enfui avec Laurence.

— Et où allez-vous maintenant ?

— Nous ne le savons pas.

— Avez-vous faim ?

— Oh ! oui, beaucoup.

— Voulez-vous venir avec nous ?

— Oui.

« Nous les prenons alors en croupe, et au galop nous revenons sur nos pas. A peu de distance de là, une brave femme prend soin des deux bambines, leur présente à manger et leur donne des vêtements. Nous reprenons notre chemin dans la direction de la maison de commerce où nous passons la nuit, non sans avoir fait des vœux pour la capture des deux misérables.

« Le lendemain matin nous les apercevons, accompagnés des deux gardes. En entendant les noms de Laurence et de Ruffin, les deux petites filles se mettent à trembler et cherchent à se cacher ou à se sauver.

— Nous ne voulons plus retourner avec eux ; Ruffin nous battrait.

— Venez avec moi, leur dis-je avec bonté ; Ruffin ne pourra vous faire aucun mal.

« Ce fut avec grande difficulté que je pus leur redonner un peu de calme et les conduire auprès des prisonniers que je soumis à un interrogatoire.

— Qui vous a maltraitées ? Est-ce Ruffin ?

— Oui, Monsieur.

— Ce n'est pas lui, c'est moi, s'écria la femme.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Laurence, leur mère.

— Et cet homme est votre mari ?

— Non, mon mari est mort....

— Et pourquoi donc avez-vous maltraité et frappé si brutalement ces pauvres créatures ? Pourquoi ensuite les avez-vous abandonnées si lâchement ?

— Parce que j'étais fatiguée d'elles....

— Ainsi donc vous avez tenté de les tuer ?

— Non, mais je préférerais qu'elles mourussent abandonnées.

« Après cet interrogatoire sommaire, nous remîmes entre les mains de l'autorité supérieure les deux misérables et nous décidâmes de conduire Angèle et Rosine à Viedma, distante de vingt lieues. Nous trouvâmes par bonheur une de ces petites embarcations qui remontent le Rio Negro. Quelques mots suffirent pour nous

accorder avec le capitaine de la barque et lui confier les deux petites filles.

« Au moment de nous séparer, elles se jetèrent à terre et nous embrassèrent les genoux en pleurant.

— Nous ne voulons pas partir, s'écriaient-elles, nous voulons rester avec vous.

— Allons, allons, soyez sages, mes enfants, leur dis-je, ne craignez pas d'aller avec ce monsieur qui vous aime beaucoup. Pour moi, je vais conduire Laurence et Ruffin très loin d'ici, pour qu'ils ne puissent plus jamais vous faire de mal.

« Elles se résignèrent enfin, montèrent à bord, et ce fut dans de très bonnes dispositions qu'elles arrivèrent à Viedma ».

Au mois de novembre 1900, les deux petites indiennes furent reçues à la maison centrale des

se prirent à les aimer, à les regarder comme leurs mamans en même temps qu'elles considéraient leurs compagnes comme autant d'autres sœurs. Mais pendant longtemps elles conservèrent de la haine contre leurs persécuteurs dont elles ne pouvaient pas entendre prononcer les noms ; lorsqu'elles ont eu reçu le saint baptême, lorsque l'instruction et l'éducation sont venues à réformer leurs cœurs, elles ont saisi la beauté de l'oubli et du pardon des injures. Elles ne sont plus actuellement deux petites sauvages, mais deux enfants de Dieu, deux âmes destinées au Paradis. C'est une véritable satisfaction que de les voir si intelligentes, gaies, propres, affectueuses, pleines de candeur et d'innocence. Elles aiment tout le monde comme elles sont aimées de tous.



Groupe d'élèves de l'établissement de Mexico.

Missions de Viedma et confiées aux soins maternels des Sœurs de Marie Auxiliatrice. Toutes deux étaient dans un état lamentable, couvertes de meurtrissures et de plaies dont les unes s'étaient cicatrisées, mais dont d'autres étaient encore ouvertes. Leur visage était pâle, triste et peureux. C'est que la crainte existait toujours pour elles. Mais un mois s'était à peine passé que grâce aux caresses, aux délicates attentions et et aux preuves répétées de sincère affection qu'elles reçurent des Sœurs, elles finirent par comprendre qu'il y avait encore dans le monde des personnes qui les aimaient et ne songeaient pas à les tuer ; elles apprirent ce que c'est que la charité chrétienne. Quelques unes de leurs petites compagnes qui comprenaient leur idiome réussirent à les convaincre que les Sœurs méritaient toute leur confiance, et les chères petites

Angèle a attendu avec impatience le jour le plus beau de sa vie. Elle étudiait le catéchisme et gardait depuis longtemps une petite robe blanche avec une médaille au ruban bleu symbole de l'innocence, de la piété, de la grâce de Dieu qui a triomphé en elle ; aujourd'hui elle est heureuse, elle a fait sa première Communion.

Rosine a pleuré et envié sa sœur aînée, mais elle se console et pense que pour elle aussi ce beau jour approche. Oh ! sans aucun doute, le bon Jésus, prenant possession de ces tendres cœurs, les sanctifiera, les comblera de grâces et, écoutant leurs prières, saura également récompenser comme il sait le faire et comme ils le méritent, leurs généreux bienfaiteurs.



LE CULTE DE * * * * *

MARIE AUXILIATRICE

III

La solennité (1).

Au début du dix-neuvième siècle, Napoléon Ier avait pu par son heureuse fortune soumettre à sa domination près de la moitié de l'Europe, mais il n'avait pu contraindre le Souverain Pontife à lui céder ses domaines; il usa donc de force pour dépouiller le vénérable vieillard Pie VII, alors régnant sur le siège de S. Pierre. Il le fit arrêter et ordonna qu'on le transporta dans une lointaine prison. De Rome à Grenoble le voyage de l'auguste prisonnier fut un triomphe, et Napoléon irrité des démonstrations d'affection et de vénération prodiguées au saint Pontife, décida de le faire reconduire en Italie et de l'incarcérer à Savone où pendant plus de trois ans il fut en lutte à une persécution inouïe même dans les siècles passés, et privé de toutes les communications nécessaires pour gouverner l'Église universelle; on alla jusqu'à lui enlever ses livres et même son Bréviaire. Au bout de ce temps, Napoléon le fit conduire à Fontainebleau; l'infortuné vieillard dut en passant le Mont Cenis recevoir le Viatique et l'Extrême-Onction, tant était grande sa faiblesse, et les rares personnes qui l'accompagnaient purent craindre que c'en fut fait du Pape. Ce dernier cependant pouvait après dix jours et dix nuits de souffrances atroces parvenir à Fontainebleau où il reprenait sa dure captivité. Il n'avait aucun secours à attendre des hommes; les catholiques ne pouvaient que prier pour lui; ce fut alors que dans sa grande confiance en la divine Providence il promit d'instituer une fête en l'honneur de

Marie sous le titre de Notre Dame Auxiliatrice des Chrétiens, si la S. Vierge le reconduisait dans la Ville Éternelle.

Pendant ce temps, tout souriait au grand conquérant: le monde retentissait du bruit de ses victoires, et lui, après avoir vu à Dresde les souverains d'Europe s'incliner en sa présence comme d'humbles vassaux, s'en allait, plein d'espérances, porter ses armes jusqu'au cœur de la Russie. Il avait dit dans son orgueil que les excommunications lancées par le Pape ne seraient pas capables de faire tomber les armes des mains de ses soldats, et Dieu se chargea de lui prouver le contraire. Tous connaissent la retraite effroyable de Russie; puis ce fut la mise en marche des armées alliées et leur entrée en France, et Napoléon se vit forcé de renvoyer Pie VII à Rome et bientôt après de lui rendre sa liberté.

Le saint vieillard se mit en route vers Rome où il entra au milieu de l'allégresse générale le 24 mai 1814, alors que son persécuteur avait abdiqué et se trouvait déjà à l'île d'Elbe.

Pie VII, intimement convaincu que sa délivrance et le revirement des affaires qui l'avait amenée, étaient dus à la protection de la glorieuse Vierge Marie, *cujus potentem opem, et ipse impense imploraverat et ab omnibus Christi fidelibus implorari curaverat, — dont il avait lui-même imploré le secours, et qu'il avait fait invoquer par tous les fidèles*, ordonna de célébrer, tous les ans, une fête solennelle en l'honneur de Marie, sous le titre de Notre-Dame Auxiliatrice des Chrétiens, le 24 mai, jour anniversaire de son heureuse entrée à Rome. Il approuva aussi un office propre à cette solennité, afin de perpétuer la mémoire de tant de bienfaits. (A suivre).

(1) Voir *Bulletin* de mai.

Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice

POURRIONS-NOUS croire, s'écrie Saint-Bernard, que la Mère de Dieu qui, à l'exemple du Père céleste, a ainsi aimé les hommes, jusqu'à sacrifier, pour eux, son Fils bien-aimé, depuis qu'elle est au ciel, en possession de la gloire, les oublie et les délaisse? Mille fois non! Quand il serait possible à une autre mère d'oublier quelquefois le fruit de ses entrailles, la Mère de miséricorde nous porte si avant dans son cœur, que, justes ou pécheurs, elle ne pourra jamais nous abandonner. Je consens, continue le même saint, à ce que mon nom soit effacé du nombre des enfants de Marie, s'il se rencontre, dans la suite des siècles, un seul homme qui se soit adressé en vain à la Vierge, Mère de Dieu, qu'il ait invoqué sa protection et que Marie soit restée insensible à sa prière.

Mon très révérend Père. C'est avec une grande joie que je viens vous annoncer que j'ai été entièrement exaucée par Notre Dame Auxiliatrice, grâce aux saintes messes célébrées et aux prières de vos chers orphelins. Je vous avais promis en cas de réussite de vous envoyer une offrande; aussi je m'empresse d'exécuter ma promesse en vous faisant parvenir par mandat postal cent francs pour les Orphelins et cinquante francs pour le Sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice. Je vous serais infiniment reconnaissant de faire insérer cette faveur dans le Bulletin salésien, car dans le fond de mon cœur j'avais dit que je la ferais publier si j'étais exaucée.

Agha — Mustapha, 28 mars 1905.

I. E.

Mille actions de grâce à Marie Auxiliatrice pour avoir obtenu la tonsure, les Ordres Mineurs et l'Ordre sacré du Sous-Diaconat, avec une multitude de célestes faveurs précieuses pour son indigne serviteur reconnaissant.

Portugal, 5 avril 1905.

X.

Pour m'acquitter d'une promesse que j'ai faite à Notre Dame Auxiliatrice, je vous envoie une petite offrande de dix francs pour les Œuvres de Dom Bosco en reconnaissance des grâces signalées qu'elle m'a accordée. Je supplie cette tendre Mère de me continuer sa toute-puissante protection.

Canada — S. Lambert, 17 mars 1905.

M. M.

Ci-inclus un mandat-poste de cinq francs;

c'est une promesse pour une faveur obtenue. Reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice.

Fraserville, Québec, mars 1905.

M. de T. S. G.

Merci à Notre Dame Auxiliatrice pour une guérison obtenue par sa puissante protection. Je la supplie de me la continuer dans une autre circonstance très importante. Ci-joint 10 marks pour les enfants de Dom Bosco.

Strasbourg, 11 février 1905.

M. W.

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice une offrande de dix francs à vous faire parvenir en deux fois si mes vœux pour une affaire commerciale étaient exaucés. C'est le cœur plein de joie et de reconnaissance envers cette bonne Mère que j'exécute presque en même temps mes deux envois, car mon vœu a été exaucé au delà de mes espérances. Lecteur assidu de votre Bulletin, je désirerais que cette grâce du Ciel soit connue pour la plus grande gloire de Marie et pour que d'autres imitent mon exemple.

Marseille, 25 avril 1905.

E. F.

Je me permets de vous envoyer ci-joint la somme de 30 fr. en un mandat-poste pour vos Œuvres salésiennes, en vous priant de vouloir bien faire inscrire toute ma reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice, pour une grâce que cette bonne Mère m'a accordée.

Péronne, 17 avril 1905.

P. M.

J'ai imploré Notre Dame Auxiliatrice et j'ai

promis cinq francs si j'étais exaucée; je m'acquitte aussitôt en vous priant d'employer cette petite somme à ce que vous jugerez plus louable pour le service de la S. Vierge. Veuillez aussi insérer ces quelques mots dans le Bulletin, pour faire connaître la bonté de notre céleste Mère.

Montpellier, 13 mars 1905.

C. D.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

Orchies : C. J. : Toute ma reconnaissance à N. D.

- Auxiliatrice pour les grâces obtenues par son entremise.
- S. Marcellin*, (Isère) : C. : Amélioration très sensible d'une santé.
- X.* : E. B. : 5 fr. pour grâce obtenue et continuation de cette grâce.
- X.* : L. Z. : 3 fr. pour guérison obtenue.
- Saint-Max* (Nancy) : N. : 20 fr. pour conservation d'un dernier enfant.
- Saintes* : G. P. : 10 fr. pour guérison obtenue et continuation du mieux.
- Mimande* : P. de T. : 5 fr. pour grâce obtenue.
- Manche* : H. de V. : 5 fr. reconnaissance d'une grâce obtenue.
- Sion* (Suisse) : E. de T. : 5 fr. remerciements.
- Montréal* : J. S. : 5 fr. pour l'heureux retour d'un père au milieu des siens.
- Smyrne* : P. A. : 30 fr. en reconnaissance d'une grâce obtenue.
- Rouen* : M. N. : 5 fr. reconnaissance.
- X.* : M. A. : Guérison de sa femme de chambre.

ÉCHOS DE L'EXIL

ET CHRONIQUE SALÉSIENNE

SAMPIERDARENA — Le trésor des Orphelins.

S'il vous était donné, chers bienfaiteurs, d'assister à notre messe de communauté, en voyant nos tout petits agenouillés au pied de l'autel et égrenant avec leur piété naïve les grains de leur chapelet, en les voyant nombreux s'approcher avec tant de ferveur et de recueillement chaque matin de la sainte Table, votre pensée intime se traduirait par ce cri sincère du cœur: « Voilà la meilleure récompense de notre charité, voilà la souveraine protection, voilà le vrai paratonnerre de nos maisons et de nos familles. »

Pour nous, en effet, l'innocence et la prière de nos chers enfants sont bien notre trésor; c'est la monnaie avec laquelle nous payons notre grande dette de reconnaissance. — Pour vous, dévoués bienfaiteurs, c'est bien aussi l'innocence et la prière de ces bons orphelins qui présentent à Jésus par Marie votre généreuse et continuelle charité. Les « Ave Maria » que leur piété envoie au ciel sont avant tout pour ceux qui les aiment, et les trésors de grâces qu'ils attirent sur la terre vont droit à ceux qui leur font du bien. C'est l'abondante bénédiction promise par le divin Enfant pauvre: « Tout ce que vous aurez fait au dernier de ces petits, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » Leurs « Ave Maria » forment un rosaire vivant, une couronne de célestes faveurs pour vous et vos familles, et lorsque ensuite de ferventes et nombreuses communions sont faites par des orphelins pour leurs

bienfaiteurs, alors le bon Dieu doit nécessairement accorder ce qu'on lui demande.

Pensez quelquefois à cela, chers bienfaiteurs, songez que nos pauvres enfants représentent votre charité auprès de Jésus et de Marie, formulez vos intentions générales et particulières pour vous et les vôtres, elles seront portées chaque jour au divin Maître par les orphelins dans leur humble chapelle.

Le pain de Saint Antoine. — Dans nos besoins nous avons souvent recours à ce bon Saint et nous constatons toujours qu'il se laisse toucher par nos prières; c'est pourquoi nous nous préparons à fêter très pieusement sa fête le treize prochain. Nous lui demandons surtout le pain quotidien, car c'est lui qui en est chargé. Nous désirons vivement qu'il inspire à beaucoup d'âmes la bonne pensée de souscrire pour une journée de pain. De quel grand souci serait débarrassé notre économe si 365 personnes envoyaient les 10 francs nécessaires pour l'achat du pain de chaque jour; j'ajoute que nous pourrions aussitôt donner l'hospitalité à dix enfants de plus.

ITALIE

TURIN. — Nous rappelons que le Congrès de musique sacrée annoncé précédemment, tiendra ses assises dans la grande salle de l'Oratoire Saint-François de Sales, au Valdocco, les 6, 7

et 8 juin prochain. Tout porte à croire que ce congrès dont le seul but est d'adhérer à la volonté du Souverain-Pontife pour la restauration de la musique sacrée aura une complète réussite. Le Comité organisateur a préparé et envoyé une circulaire à tous les archevêques et évêques d'Italie, leur demandant leur avis sur la formation d'une Association générale cécilienne. Déjà de nombreuses adhésions et des encouragements motivés sont parvenus au Secrétariat du Congrès et nous espérons bientôt assister à la fondation de cette Association appelée à faire un grand bien.

— Ne quittons pas le Valdocco sans mentionner la brillante lutte de Catéchisme qui a eu lieu le dimanche de Quasimodo au Patronage et qui fut chaudement disputée pendant près de trois heures. Nos félicitations à tous les champions qui ont fait preuve d'une grande science et d'une courtoise intrépidité.

— La mise en page de ce numéro nous force à renvoyer en Juillet le récit de la belle fête de Marie Auxiliatrice qui clôtura dignement le beau mois de Marie.

BOLOGNE. — Dans une récente conférence tenue aux Coopérateurs de cette ville et présidée par S. Ém. le Cardinal Svampa dont nos lecteurs ont lu dans le précédent *Bulletin* le magnifique article sur Marie Auxiliatrice et Dom Bosco, le Révérend Dom Comastri, curé de la paroisse S. Isaïe, rapportait sur Dom Bosco un épisode que nos lecteurs liront avec plaisir.

« C'était en 1883. Au cours d'un voyage que je faisais, je me rencontraï en wagon avec deux ecclésiastiques dont l'un était mon voisin immédiat. Deux autres messieurs parlaient ensemble et leur conversation roulait sur Dom Bosco dont toute la presse s'entretenait alors à la suite de la visite que le fondateur des Salésiens avait faite au Comte de Chambord. L'un d'entre eux, un Bolognais, au verbe haut et facile, expliquait à un Anglais les œuvres vraiment surprenantes de Dom Bosco, qu'il paraissait parfaitement connaître. Un des ecclésiastiques prenait part à la conversation, tandis que l'autre, celui qui se trouvait près de moi, gardait, le silence. Tout à coup le premier se tourne vers nous et demande si nous connaissons D. Bosco. Ma réponse négative le fit taire, puis quelques instants après il renouvelle sa question: « Vraiment vous ne le connaissez pas? » et aussitôt il s'adresse à mon voisin, s'écriant: « Eh bien? le voilà, Dom Bosco, mon vénéré Père! » Vous vous imaginez bien, Messieurs, quelle fut notre émotion en entendant ces mots et en voyant l'homme de Dieu. Nous nous empressâmes de nous approcher plus près de lui et de lui baiser la main, et Dom Bosco, aussitôt nous offrit

avec son aimable sourire une petite médaille de Marie Auxiliatrice. Au premier abord le voyageur anglais n'avait pas très bien saisi ce qui se passait, mais après quelques explications qui lui furent données et tout en gardant son flegme si caractéristique il manifesta sa joie de rencontrer Dom Bosco en s'écriant par trois fois: « Very well! » Puis toujours impassible il se mit en devoir de fouiller dans sa valise, il en retira une grosse poignée de pièces d'or qu'il mit dans la main de Dom Bosco, en lui disant ces simples mots: Pour vos orphelins.

— Puisque nous parlons de Bologne, disons que la nouvelle église votive du Sacré-Cœur de Jésus va grand train dans sa construction. L'Éminentissime Cardinal Svampa, dans une belle lettre écrite à ses diocésains remercie les généreux donateurs qui se sont ingéniés de toutes façons à venir en aide à cette œuvre, soit à l'occasion de premières communions ou de Confirmations, de mariages ou de noces d'or et d'argent de deux époux, de premières messes ou d'un jubilé sacerdotal, soit encore à l'occasion de funérailles en consacrant au temple nouveau l'argent qui aurait été employé à l'achat de couronnes et de guirlandes de fleurs.

— **De Florence** nous arrivent les mêmes bonnes nouvelles relativement à l'église monumentale de la Sainte-Famille. Les travaux repris au mois de juin dernier se poursuivent sans interruption, bien que lentement à la satisfaction de tous. Beaucoup de Coopérateurs seront aises de savoir qu'un de nos chers compatriotes français, le bon Père Bellamy, comme on a coutume de l'appeler, s'occupe activement de cette œuvre, à laquelle il s'est complètement dévoué et qui sera, au dire de tous ceux qui l'ont pu déjà visiter, vraiment grandiose.

PAYS DIVERS

BÉTHLÉEM. — Le directeur de l'Orphelinat de Jésus-Enfant nous envoie sur son œuvre un rapport dont nous extrayons ces quelques lignes.

« L'Orphelinat est complètement rempli, et le départ de ceux qui avaient terminé leur apprentissage était vivement désiré de ceux qui attendaient impatiemment leur admission. Les ateliers fonctionnent parfaitement bien et les classes externes regorgent d'enfants qu'il est difficile de caser convenablement. Le patronage du dimanche compte un grand nombre de patronnés. Toutes les semaines, on distribue à peu près cent kilos de pain à des vieillards nécessiteux ou impotents. En outre une vingtaine d'enfants qui n'ont rien à manger chez eux, et qui, vu le manque de place, ne peuvent loger à l'orphelinat, viennent chaque jour prendre

leur pension avec les internes. Telle est l'œuvre que nous a laissé le regretté et inoubliable chanoine Belloni et que nous nous proposons bien de continuer grâce au concours de nos chers bienfaiteurs et de nos zélées bienfaitrices. En ce moment toutes nos ressources pécuniaires sont épuisées et nous avons cependant encore à payer des dettes qui datent de deux années. De plus il nous faut pourvoir pour cette année qui déjà s'avance, à l'entretien (nourriture et vêtements) de 165 personnes que contient actuellement l'Orphelinat, à assurer aussi l'instruction gratuite à plus de 350 enfants externes, en même temps que la formation professionnelle de nos chers Orphelins, etc., etc. Je ne crains pas d'avouer que les dépenses annuelles montent à la somme de 50,000 francs...

CORDOBA (République Argentine). — On nous écrit en date du 5 mars: « Il y a quelques jours, Dom Vespignani, Inspecteur des Maisons salésiennes arrivait à Cordoba, accompagné de Dom J. B. Gherra. Ils venaient se rendre compte des travaux du futur établissement salésien et fixer la date de la prise de possession. Nous attendons avec grande hâte les fils de D. Bosco au milieu de nous, et c'est le plus cher désir de notre vénéré évêque-élu; tous nous faisons des vœux pour que ce jour luise bientôt.

SAN SALVADOR (Amérique Centrale). — « Nous voici (15 février) au commencement de la nouvelle année et grâce à Dieu, les débuts en sont heureux. Nous avons le même nombre d'élèves et il s'est même un peu augmenté. Aux examens eurent lieu à la fin de l'année scolaire, assistèrent plusieurs représentants du Gouvernement qui furent très satisfaits ainsi que des travaux exécutés par les jeunes apprentis. Le *premier prix* de l'Exposition Nationale a été attribué à nos ateliers et le jury reconnut que nul autre établissement n'avait fourni une collection plus complète. Nous avons exposé une machine à détruire les fourmis qui causent tant de dommages dans cette région, et une autre à liquéfier la cire; toutes les deux inventions sont dues à notre Inspecteur. — Les Sœurs de Marie Auxiliatrice avaient également envoyé de superbes fleurs artificielles et leurs gracieux travaux leur ont valu le *grand prix*.

BRÉSIL. — On se souvient que les écoles professionnelles de Saint-Paul et de Cachœira do Campo (Brésil) furent officiellement invitées par la Commission gouvernementale spécialement chargée d'organiser l'Exposition Brésilienne à Saint-Louis, à concourir à cette démonstration internationale du travail. Les lecteurs apprendront avec plaisir que le Jury a conféré à l'Etablissement du Sacré-Cœur de S. Paul, le *grand prix*,

pour les travaux exécutés dans son école professionnelle, et à l'école D. Bosco de Cachœira, *deux médailles*, l'une d'argent et l'autre de bronze. Un de nos confrères, D. Zatti, qui exposait des ruches à miel de sa fabrication a reçu une médaille d'or.

Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES, 5 avril 1905. — La Séparation, *Pierre Suau*. — À qui appartiennent les églises, *Henri Berchois* — Le prétendu « cercle vicieux » de l'Apologétique traditionnelle, *Louis Baille*. — Le clergé et les œuvres sociales, *Henri Leroy*. — La théologie catholique au XIX siècle, *Joseph Mahé*. — Nouveaux historiens de l'art, *Joseph Brucker*. — « Tertullien » (Adhémar d'Alès), *Léonce de Grandmaison*. — Bulletin philosophique, — Morale et Sociologie, *Lucien Roure*. — Note explicative. — Revue des livres. — Notes bibliographiques — Événements de la Quinzaine.

ÉTUDES: 20 avril 1905 — Lettre des cardinaux français au président de la République. — Le Congrès de Ratisbonne. — Les hommes et les œuvres, *Léon Sæhnlin* — Une grève modèle, *A. Lugan*. — Le budget des cultes, *Hypolyte Prétot*. — L'Église de Hollande et la conquête de la liberté, *L. Van Miert*. — Controverse sur le « Syllabus ». — Bulletin de théologie, *Paul Bernard* — Décision de la commission pontificale pour les études bibliques. — Revue des livres. — Notes bibliographiques, — Événements de la quinzaine.

Actes des Apôtres, Traduction et Commentaire, par V. ROSE, O. P., professeur à l'Université de Fribourg, 1 vol. grand in-16 (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix: 3 fr. 50, franco 4 fr. Librairie Bloud et C.e, 4 rue Madame, Paris VI.

Le R. P. Rose, dans une introduction courte, mais conçue dans cette manière prégnante qui le caractérise, étudie successivement la personnalité de l'auteur des Actes, le but de l'écrit, sa date, l'histoire du texte, la chronologie de l'âge apostolique. La traduction et le commentaire qui l'accompagne sont rédigés d'après la méthode qui a valu à la récente édition des Évangiles synoptiques, du même auteur, un si éclatant et si prompt succès. On ne peut que souhaiter la même diffusion au présent volume destiné à faire connaître les résultats de l'exégèse la mieux informée et, plus encore, à développer chez le lecteur le sens intime et pénétrant du texte sacré.

Les Épîtres Catholiques. L'Apocalypse. — Traduction et Commentaire, par le R. P. TH. CALMES, SS. C. C. 1 vol. grand in-16 (Collection *La Pensée chrétienne*). Prix: 3 fr. 50, franco, 4 fr. Librairie Bloud et C.e, 4, rue Madame, Paris (VI).

Ce volume est le dernier de la série que les éditeurs de *la Pensée chrétienne* ont consacré au Nouveau Testament. Le commentaire qui accompagne le texte sert à faire saisir l'enchaînement des idées, souvent fort obscur, en particulier dans les épîtres de Jacques et de Pierre, et surtout dans l'Apocalypse. Nous recommandons ce dernier livre, dont les mystérieux symboles ont de tout temps exercé l'imagination des commentateurs, et sur lequel la critique moderne, aidée par une connaissance plus complète de l'histoire et des traditions de l'Orient, a jeté une lumière toute nouvelle.

Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli



CHAPITRE XLI.

Les sentiments de l'apôtre — Idée et grandeur de l'œuvre à laquelle il se consacre — Cuyabà — Fertilité du sol et ses produits — Civilisation primitive — Indolence — Etat moral — Patronage — A la paroisse de San-Gonzalès — Prédications et conférences — Assaut et générosité — L'annonce d'un horrible attentat.

Il y avait près de dix ans déjà que l'intrepide missionnaire avait jeté ses vœux sur la Mission du Matto-Grosso, soupirant après le moment où il pourrait accourir au secours de ces malheureux sauvages ignorant encore et complètement les prodiges de charité accomplis par Notre Seigneur pour leur salut. Et voici que maintenant qu'il est au centre même de cet État il éprouve une douce joie en constatant que les vastes desseins d'évangélisation qu'il tiennent tant à cœur, commencent à avoir leur heureuse réalisation. Tout objet qu'il aperçoit devant ses yeux semble lui rappeler la parole du Prophète envoyé au nom de Dieu : *Misit me, ut prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem* (1) : J'ai été envoyé pour annoncer à ces âmes jusqu'ici esclaves de l'ignorance et de l'erreur, la miséricorde de Dieu et leur liberté. » A la vue de ces pauvres enfants de la forêt, ce cri lui jaillit spontanément des lèvres : *Tui erant, et mihi eos dedisti* (2) : Seigneur, ce sont tes fils, eux aussi, malgré leur état de déchéance morale, et tu me les as confiés. Je les accepte et je suis prêt à endurer toutes les peines et toutes les douleurs pour obtenir leur délivrance. »

Rempli de ces sentiments vraiment apostoliques il commença par rendre grâce à Dieu pour l'heu-

reux voyage qu'il venait d'effectuer, puis, sans regarder à la fatigue et aux tristes conditions de sa santé, il se mit aussitôt à l'œuvre. Pour avoir une idée de la grandeur de cette entreprise, il est nécessaire de connaître au moins quelques peu le champ que la divine Providence lui assignait, et nous le ferons en empruntant à Monseigneur lui-même ses propres paroles.

Cuyabà est bâti sur deux collines parallèles au fleuve et séparées par un petit torrent qui est à sec durant une grande partie de l'année, mais regorge d'eau au moment des pluies. La ville contient une population d'environ 16000 habitants. Les rues en sont étroites et tortueuses; une seule est pavée, mais, grand Dieu! de quelle manière; les autres subissent les influences de la pluie et de la chaleur, et ce ne sont que trous et crevasses, dangereux pendant la nuit et même en plein jour. Les maisons n'ont presque toutes qu'un rez-de-chaussée, sans ornementation, sans même l'apparence d'art, mais elles sont cependant bien aérées et elles ont, au moins un grand nombre d'elles, une cour et un petit jardin. Les quelques églises sont construites d'après l'ancien style portugais et ressemblent à un salon qui se resserrerait dans le fond pour former le chœur et les sacristies.

Peu nombreux sont les prêtres qui desservent la ville, et plus rares encore ceux qui aident l'évêque dans l'administration des paroisses dont quelques unes sont sans pasteur depuis des années, et dont les autres n'ont que des prêtres vieux et infirmes. Le Séminaire y est dirigé par quatre zélés prêtres Lazaristes qui sont vraiment la Providence de l'Église du Matto-Grosso, mais qui se lamentent de la pénurie des vocations. On y trouve aussi un asile dirigé par les Filles de la Charité. C'est l'œuvre de prédilection de l'évêque qui a fait des prodiges de charité et de saint zèle pour sa fondation et son entretien.

Le terrain du Matto-Grosso est très fertile et riche d'eau. Il abonde en bois de toutes sortes et en différentes mines d'or, d'argent et de fer, qui ne sont pas encore exploitées. Les produits du sol sont très variés et quelques uns ont une valeur extraordinaire. Citons par exemple le caoutchouc

(1) Isaïe, XL, 1.

(2) Ioann. XVII. 6.

ou gomme élastique. On l'extrait d'un bel arbre, très droit sur une haute tige, qui croît dans les terrains bas absolument couverts pendant sept ou huit mois de l'année par suite des inondations des divers affluents des Amazones. Une incision est faite au moyen d'une hache en plusieurs endroits de l'écorce, et le liquide (espèce de lait) qui en coule abondamment, est recueilli dans un godet très léger fait de l'enveloppe d'un fruit qui ressemble beaucoup à la citrouille et qui est fixé au tronc de l'arbre avec un peu de terre glaise. Ce lait, recueilli tous les soirs dans un seau, est condensé au feu avec des acides puis réduit en boules qui se vendent à un prix très élevé à des marchands spécialistes qui les expédient ensuite sur les marchés d'Europe. On y trouve aussi l'ipécacuanha, racine d'un arbre qui croît tout naturellement dans les bois et se reproduit de lui-même par quelque petite racine qui sera restée enfoncée dans le sol. C'est encore la vanille, la salsepareille, et enfin l'herbe appelée *mate*, dont les feuilles torrifiées et cossées donnent une poudre à l'arôme et aux effets toniques semblables à ceux du thé des Indes.

On y cultive également la canne à sucre, le cotonnier, le cacao, et en quelques endroits le caféier. Le blé y est remplacé par la *mandioca*, petite plante noueuse et fort semblable au géranium. Pendant huit mois sa racine revêt la forme d'une bulbe, comme celle de nos raves et dans certaines contrées elle acquiert une grosseur extraordinaire. Mise à cuire légèrement dans un four ou dans un chaudron, elle se broie et il en sort une farine apte à plusieurs usages et qui surtout constitue l'aliment ordinaire de ces populations.

La civilisation est peu répandue dans les campagnes où les aises de la vie sont complètement inconnus. Dans une étroite cabane construite avec des pieux et couverte seulement de feuilles sèches de palmier ou de cannes sauvages, très souvent ouverte aux deux extrémités, on peut souvent apercevoir hommes et femmes, garçons et filles, et tout autour d'eux des porcs, des chèvres, une demi-douzaine de chiens, etc. mais on n'y verra pas une table, une armoire, un seul siège. Deux pierres, par dessus une petite marmite de fer et plus souvent de terre cuite, telle est la cuisine; quant à la salle-à-manger, on se rend dans le bois voisin. Aux pieux qui soutiennent la mesure, on attache quelques filets qui servent la nuit de lit et le jour de siège; voilà seulement ce que connaissent les habitants du lieu.

Les mariages y sont rares et les familles dispersées çà et là forment plutôt des unions fausses et précaires, sans aucune affection entre elles, sans aucun intérêt pour leurs enfants. Et cependant, avec une telle fertilité du sol, avec une telle abondance de biens de toute sorte dont les comble le Seigneur, comme il serait facile à l'homme de se

créer une situation honorable et aisée, et de laisser à ses enfants sans grandes fatigues un héritage qui leur fournirait le bien-être. Ces sauvages ne songent jamais au lendemain, et ayant aujourd'hui de quoi satisfaire bien ou mal leur estomac, ils s'étendent à l'ombre, fument et boivent l'eau de vie qu'ils distillent de la canne à sucre.

En beaucoup d'endroits les enfants vont tout nus, alors même qu'ils ont atteint douze ans et plus. Lorsqu'ils ont huit ans, on a coutume de leur aiguïser les dents incisives et cette opération n'est rien moins que cruelle et barbare. La pointe d'un scalpel ou d'un couteau est placée sur une dent, et par des coups rapides et fort durs de marteau sur le couteau on réussit à fendre celle-ci. Que de souffrances pour ces enfants! Mais ils pourront dès lors et pendant toute leur vie montrer des dents aussi bien affilées que celles des crocodiles.

On ne connaît pas au Matto-Grosso nos instruments d'agriculture; les naturels y font seulement usage de la pioche pour toute espèce de plantations, et la nature y est si prodigue, si féconde que le plus petit champ produit chaque année le double, le triple de ce qu'on lui a confié. N'est-ce pas étonnant vraiment qu'au milieu de tant de richesses cette population s'obstine à vivre dans une telle misère!

Que dire, hélas! de l'état d'âme de ces infortunées créatures? C'était là surtout ce qui affligeait le plus le cœur du missionnaire et de ses compagnons. Ils désiraient ardemment améliorer la condition matérielle de ces Indiens, mais le but principal de toutes leurs pensées était de sauver leur âmes. Pendant qu'ils se hâtaient de choisir les mesures les plus opportunes pour l'évangélisation des Indiens, Mgr Lasagna, prenant possession de la maison et de l'église destinées aux Salésiens, commença son ministère au milieu des habitants de Cuyabà même. En vrai fils de Dom Bosco, il tourna sa sollicitude tout d'abord vers les enfants et bien que l'Oratoire ne lui semblât guère adapté et qu'il y manquât bien des choses de première nécessité, il voulut cependant installer de suite l'œuvre du Patronage. La modestie des missionnaires, de petits présents, des divertissements qu'ils y établirent attirèrent bientôt un grand nombre d'enfants, et le 29 juin, en la solennité de Saint-Pierre le nouveau Patronage en comptait environ 170.

(A suivre).

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant: JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)
Rue Cottolengo, 32.